
U d'/of OTTAWA
39003002337276



PIERRE VIGUIÉ

L'HONNÊTE HOMME AU XVII[e] SIÈCLE

LE CHEVALIER DE MÉRÉ

(1607-1684)



PARIS
EDITIONS SANSOT
R. CHIBERRE, ÉDITEUR
7, Rue de l'Eperon, 7

Il a été tiré de cet ouvrage :

Trente exemplaires sur vélin de Hollande van Gelder, numérotés de 1 à 30 ; et soixante-quatre exemplaires sur vergé à la forme des Papeteries d'Arches, numérotés de 31 à 94.

CHAPITRE PREMIER

Un Honnête Homme.

Dès l'époque où la Société polie s'organisait à l'imitation des Cours italiennes, et où l'*Astrée* proposait aux ruelles un idéal de suave galanterie, il fallait, pour être honnête homme, posséder les agréments et les bienséances du Monde avec « ce je ne sais quoi de noble qui relève toutes les bonnes qualités et ne vient que du cœur et de l'esprit ».

Tel fut du moins l'avis d'Antoine Gombaud, Chevalier de Méré, l'un des plus fameux parmi nos Maîtres de bel air [1].

Peu de documents subsistent sur sa vie, consacrée tout entière à pratiquer et à définir « la vraie honnêteté ».

Il naquit au début de l'année 1607, sans doute à

Bouex, près d'Angoulême, dans le manoir de Méré [2]. Son père, Benoît Gombaud, chevalier des Ordres du Roi, marié à Françoise de la Tour-Landry [3], avait reçu d'elle en dot le château et la seigneurie de Beaussais, dépendant de la généralité de Poitiers, de l'archiprêtré de Melle et de l'élection de Saint-Maixent.

Le couple eut huit enfants, trois fils : Charles, Jozias, Antoine ; et cinq filles : Françoise, Jeanne, Charlotte, Catherine, Anne.

Le 29 mars 1620, Benoît Gombaud mourut, laissant des affaires si embarrassées que sa veuve renonça à la communauté. Antoine, en sa qualité de cadet, choisit le métier des armes, et tout porte à croire qu'il fit, dès sa prime jeunesse, de lointaines campagnes sur mer [4] Il dut passer bientôt au service de terre, car il batailla comme volontaire sous les ordres du Maréchal de La Meilleraye, et, en 1636, par exemple, s'équipa pour rejoindre avec son frère Charles les armées de Picardie [5].

De bonne heure, protégés surtout par la famille de La Rochefoucauld [6], Antoine et Jozias parurent à la Cour et étudièrent, dans Faret, l'Art de plaire [7]. Se conformant aux maximes du célèbre moraliste, Méré excellait dans « toutes les galanteries d'adresse qui sont en usage et convenables à un gentilhomme ». Mais il joignait aussi, d'après l'abbé Nadal, « des connaissances fort étendues au courage militaire et se distinguait, par son amour de l'étude, des jeunes gens de son âge qui ne songeaient qu'à se battre et à plaire ». Il

possédait à fond la langue latine et se vantera plus tard de « savoir presque par cœur tout le divin Platon et tous les plus beaux endroits d'Homère ».

Il ne put cependant obtenir aucune charge [8]; mais se consola d'être écarté du pouvoir en devenant un des plus honnêtes gens du royaume. « Quand je vins à « Paris pour la première fois, lui dira Ménage, vous « étiez un des hommes de Paris le plus à la mode. « Votre vertu, votre valeur, votre esprit, votre savoir, « votre éloquence, votre douceur, votre bonne mine, « votre naissance vous faisaient souhaiter de tout le « monde! »

Sans attacher trop de crédit aux louanges de ce pédant qui ne se gênait pas pour médire en secret des frères Gombaud, il est certain que, dès 1632, le chevalier jouissait d'un renom considérable dans les meilleures compagnies. Et vers 1645, les personnages les plus illustres de la Ville et de la Cour le consultaient comme un arbitre souverain du bien dire et du savoir-vivre.

Aussi revenait-il toujours volontiers vers l'immense cité qui avait su justement distinguer son mérite, vers ce Paris héroïque et tendre, étourdi, railleur et galant. On le voyait aux Tuileries, au Luxembourg, au Cours-la-Reine et dans la Galerie du Palais devant les libraires, les argentiers, les orfèvres, les vendeurs de brocart et de broderies. Mais il chérissait surtout le Marais, ses somptueux hôtels et sa place Royale, séjour enchanteur de la véritable urbanité. Car Paris était bien

la ville sans pareille, vers laquelle convergeaient les désirs de l'Univers : où, comme dans l'antique Athènes, se forgeaient les parfaits ouvrages des hommes; où s'épanouissaient librement les plus belles fleurs de la vie... Et quand Méré contemplait la fière ordonnance de ses monuments et de ses jardins, qu'il savourait le charme de ses femmes ou qu'il se mêlait à quelque assemblée, il pouvait se redire la phrase de Montaigne : « Je ne suis Français que par cette grande cité, grande en peuple, grande en félicité de son assiette, mais surtout grande et incomparable en variété et diversité de commodités, la gloire de la France et l'un des plus nobles ornements du monde! »

Mais le chevalier savait éprouver en bien d'autres lieux la joie d'être Français. Car il ne se confondait pas avec la foule frivole des gentilshommes qui, subissant de plus en plus l'attrait de la Cour, se livraient tout entiers au tourbillon de ses brigues et de ses fêtes.

On le voyait souvent, pour ménager ses finances, se retirer dans les domaines que les siens possédaient au pays Mellois. Sa mère remariée avec François Yongues, habitait le château de Sepvret situé près des sources de la Sèvre Niortaise, dans un décor de coteaux modérés et de vallons verts. La vue ne s'étendait guère au delà des haies d'aubépine découvrant parfois un fond bleuté de forêt. C'était déjà le bocage avec ses sentiers herbeux et ravinés, ses prés humides et ses arbres vivaces : chataigniers aux troncs boursouflés striés de nervures parallèles; saules trapus aux

rameaux argentés, noyers rugueux à l'ombre fraîche...

A une lieue environ du bourg de Sepvret, à six de Niort, à mi-chemin de Melle et de La Mothe St Héray, tapi au fond d'une étroite vallée, le château de Beaussais apparaissait près d'un village dont les quelques masures couvertes de chaume se posaient au flanc d'un coteau.

Jozias qui avait dû vendre sa terre de Plassac, était devenu en 1637, par suite d'un accord avec son ainé Charles, seigneur de Beaussais, et le chevalier était fort sensible aux charmes de ce « désert ».

Ayant le goût d'une grande étendue, il prenait en pitié les citadins qui ne connaissaient que la ville, les courtisans qui ne connaissaient que la Cour, en particulier son ami Damien Miton, type achevé d'incorrigible mondain.

Celui-ci, issu de souche bourgeoise, fils d'un chirurgien picard, était devenu par son adresse Conseiller du Roi et Trésorier provincial de l'extraordinaire des guerres. Méré l'avait peut-être rencontré lors d'une campagne en Picardie, mais plutôt dans les Académies de jeu (9) dont ils étaient tous deux les clients assidus. Miton donnait même à jouer chez lui à plusieurs courtisans auxquels il débitait étourdiment ses commérages. Ses richesses, dont il faisait un libéral usage, sa réputation de conteur malicieux et de diseur de bons mots, lui valaient d'être recherché par les meilleurs gentilshommes qui le traitaient en égal. Son cœur s'était désséché aux pratiques du Monde. Sceptique et libertin,

il s'obstinait à vivre dans cette coterie, et Méré, qui promenait partout au contraire un éclectisme d'artiste, lui reprochait son étroitesse de vue.

« J'aime Paris et la Cour, lui disait-il, le Jeu, la Mu-
« sique, les Ballets, l'entretien d'un honnête homme
« et d'une femme agréable et tant d'autres divertisse-
« ments qu'on trouve en ce Grand Monde. Mais je ne
« crois pas tout perdre en les perdant. Il me vient
« d'autres plaisirs qui me consolent de ceux que je n'ai
« plus. J'aime le chant des oiseaux dans les bocages,
« le murmure d'une eau vive et claire, les cris des trou-
« peaux dans les prairies. Tout cela me fait sentir une
« douceur naturelle et tranquille qu'on ne connaît pas
« dans le tumulte et dans l'embarras de Paris...

« Cependant vous me plaignez sitôt que je m'éloigne
« de Paris et vous pensez que partout ailleurs les hon-
« nêtes gens sont à faire pitié. Mais je vous avoue aussi
« que je vous plains d'être confiné dans le jeu, de ne
« soupirer qu'après la fortune et de n'avoir des yeux
« que pour le monde artificiel comme presque tous les
« courtisans à qui les plus grandes beautés de la na-
« ture sont inconnues...

« Il me suffit d'avoir été deux mois à Paris pour dé-
« sirer la campagne. Aussi, quand j'ai quelque temps
« rêvé dans les bois, je suis bien aise de revoir la Cour
« et les personnes que j'estime. Je ne sais si vous êtes
« de mon sentiment, mais je trouve que la diversité
« des bonnes choses délasse et qu'un peu d'absence
« ranime l'amour et renouvelle l'amitié ».

CHAPITRE II

La Société polie.

Depuis leur jeunesse, Jozias et Antoine connaissaient et admiraient Balzac et lui faisaient de fréquentes visites dans son fameux ermitage, proche d'Angoulême.

« Dès les premiers jours que j'eus l'honneur de « vous voir, lui écrivait Méré, et le plaisir de me pro- « mener avec vous dans vos bois et sur les bords de « la Charente, vous m'assurâtes que j'avais le goût bon « et que je disais des choses qui vous surprenaient « agréablement »

Il se plaisait à lui rappeler l'extrême familiarité de leurs causeries : « Vous voulez que nos lettres soient « aussi libres que nos entretiens et qu'en nous écrivant « nous pensions être encore aux bords de votre belle « Charente où nous roulant sur l'herbe et sur les fleurs

« vous étiez d'avis que nous fissions impunément des « solécismes. Je souhaiterais bien que vous en puis- « siez faire et je les remarquerais comme les plus bel- « les expressions de notre langue, car il me semble « que vous donnez de la grâce à toutes les paroles « que vous employez ! »

Balzac qui, touché par ses flatteries, estimait extrêmement Méré, le recommanda chaudement à plusieurs gens de lettres comme Ménage et Chapelain [10].

Mais l'orgueilleux Maître d'Eloquence avait maintenant un rival redoutable en la personne de Voiture, dont la renommée de poète et d'épistolier devenait immense. Ce fils de marchand de vin à qui l'esprit tenait lieu de lettres de noblesse, avait témoigné d'abord de la déférence à Balzac : « L'amitié que nous conser- « vons ensemble, sans nous en rien écrire, disait-il à « un ami, est une chose rare et singulière, mais sur- « tout de très bon exemple dans le Monde et sur la- « quelle beaucoup d'honnêtes gens, qui se tuent d'é- « crire de mauvaises lettres, devraient apprendre à se « tenir en repos et à y laisser les autres »...

Le chevalier était de ceux qui, jaloux de Voiture, cherchaient ainsi à le discréditer auprès de Balzac. Il s'irritait en effet de la vogue dont jouissait ce petit homme à l'air bas et futé, prompt à saisir tous les ridicules ; et voulant faire croire après la mort de Voiture que celui-ci avait sollicité ses faveurs, il écrira : « Cet homme, qui faisait de si belles lettres, voulut être de mes amis, en apparence. Je voyais qu'il disait

souvent d'excellentes choses ; mais je sentais qu'il était plus comédien qu'honnête homme [11] et j'aimais Balzac de tout cœur parce qu'il était tendre et plein de sentiments naturels ». Et, de même, à Saint-Pavin : « Voiture dont nous lisons des choses d'un tour merveilleusement fin et brillant, en écrivait assez qui n'étaient pas de cette nature. et deux ou trois lettres que je lui rebutai, nous mirent mal ensemble ».

Méré prétendra donc avoir traité de haut ce prince de l'esprit. Peut-être a-t-il interverti les rôles... Son attitude avantageuse ne servirait alors qu'à masquer son dépit, et c'est lui-même qui apparaîtrait « plus comédien qu'honnête homme »...

A la veille de la Fronde, bien qu'il n'eût encore rien fait imprimer, le chevalier était fort recherché dans tous les marchés d'idées et bureaux d'esprit. Un vague cousinage avec Julie d'Angennes lui ouvrait les portes de l'hôtel de Rambouillet. Il dut aussi visiter les dames de Choisy et de Clermont d'Entragues et la vicomtesse d'Auchy qui, grâce au concours de Madame de Sainctot ancienne actrice de la Foire, assemblait chez elle maints lugubres savantasses pour concurrencer l'inimitable Marquise.

Mais il se rendait surtout, place Royale, chez deux illustres protectrices : Madame de Maure et Madame de Sablé : La première, malade imaginaire, hautaine et fantasque, montrait souvent trop de sécheresse· Grande et bien en chair, appétissante encore aux

approches de la cinquantaine, Madame de Sablé avait au contraire la plus « nette mignardise » dans ses lettres aussi bien que dans ses conversations, et demeurait charmante, malgré de ridicules frayeurs superstitieuses et les soins excessifs qu'elle prenait de sa santé. Dans le logis de cette veuve accueillante, on voyait se mêler à la noblesse des représentants de la bonne bourgeoisie, et les jeunes gens étaient accoutumés à rendre à l'hôtesse de grands devoirs, car, selon Gourville, « quand elle les avait un peu façonnés, ce leur était un titre pour entrer dans le Monde ».

Un tout autre ton régnait rue des Oiseaux, aux Samedis de Mademoiselle de Scudéry, cette vieille fille au long visage osseux « qui suait l'encre par tous les pores ». Méré applaudissait aux succès de l'illustre Sapho. Car, tout en se défendant d'être pédant, il subissait profondément l'emprise de ce milieu où l'on accommodait aux façons modernes tous les auteurs grecs et latins. « Parlant en tête à tête avec Aristote et connaissant les honnêtes gens du même pays [12] » il ne cessait d'helléniser et de latiniser, citant à tout propos, et le plus souvent hors de propos : Homère, Plutarque, Pythagore et Platon.

Jugeant les personnages anciens d'après les règles de l'actuelle civilité, il déclarait à Balzac au sujet de Démosthènes et de Cicéron : « Les choses de mauvais air qui me rebutent dans ces grands hommes sont en plus grand nombre que celles que je suis bien aise d'y voir » et il osait faire remarquer à l'auteur du

dithyrambique *Discours sur les Romains* que « la galanterie française est plus noble et plus aimable que cette urbanité romaine ». « Il faut être honnête homme, lui disait-il, pour exceller de bon air dans les entretiens. Plus je considère ces illustres Romains que vous élevez jusqu'aux nues, moins je les trouve honnêtes gens [(13)] ».

Par ce singulier mélange de science et de bel air, il se rapprochait de Ménage, le grimaud redouté, qui l'invita sans doute à ses « Mercuriales » où se pressaient grammairiens et rimeurs. Le chevalier connaissait aussi le poète Benserade, dont il trouvait la manière « si délicate et de si bon air », et la plupart des Académiciens comme Godeau, Gombauld, Boisrobert, Vaugelas, peut-être aussi le grand avocat Patru et le riche Conrart qui se plaisait à recevoir les érudits dans son château d'Athys.

Mais il n'apportait point de rigueur dans le choix de ses amitiés et fréquentait librement toutes les sociétés qui lui procuraient du plaisir. On le voyait chez Scarron, le malheureux poète bancroche et bossu, qui, cloué sur sa chaise grise, vivotait rue des Douzes Portes des écus mendiés à la Reine. On faisait chez lui force ripailles, grâce aux apports de généreux convives. Scarron avait auprès de lui ses deux sœurs : Anne aimait le vin, Françoise les hommes. La demeure était le rendez-vous de nombreux libertins.

Ceux-ci emplissaient maintenant la capitale. Plusieurs multipliaient les scandales sacrilèges comme le

chevalier de Roquelaure « le plus grand blasphémateur du Royaume », comme Bussy-Rabutin qui soupait le Vendredi-Saint avec des filles, en chantant des cantiques orduriers, ou comme Miton qui, la semaine de Pâques, accompagnait à St Cloud, chez la du Ryer, l'athée Desbarreaux qui déclarait y faire « carnaval ».

Méré réprouvait ces manifestations tapageuses, se souvenant sans doute que Faret conseillait à ses disciples de « posséder cette crainte de Dieu qui est le commencement de la vraie sagesse, et qui, rendant les hommes bons sans hypocrisie, dévots sans superstition, prudents sans malice, modestes et humbles sans lâcheté, généreux sans arrogance, leur assure d'être considérés à la Cour avec estime et approbation ».. Mais tout en évitant de se proclamer incrédule (14) il professait un respect sans bornes pour Epicure qu'il ne manquait jamais de qualifier de « grand homme » ou d'« admirable génie ».

C'était la Régence, l'époque insouciante des badinages et des diableries...

« Temps où régnait une heureuse abondance,
« Temps où la Ville, aussi bien que la Cour,
« Ne respirait que les jeux de l'Amour.
« La douce erreur ne s'appelait point crime,
« Les vices délicats se nommaient des plaisirs (15).

Le chevalier participait sans peine à cette liesse des sens qui entraînait dans les plus vils désordres une comtesse de La Suze, une duchesse de Rohan. Mais il n'était pas un fanfaron de débauche, et

préférait de plus délicates jouissances : Devenir le gouverneur attitré des consciences féminines, le conseiller toujours écouté, quelquefois aimé, des plus grandes dames de France, tel était son rêve ; et pour l'atteindre il fallait « apporter une extrême exactitude dans les devoirs de la société », chercher à plaire sans cesse et réunir dans sa personne toutes les élégances et toutes les distinctions.

Abominant les enlèvements à « la soldate », ne voulant pas non plus qu'on exagérât l'expression de ses transports par des paroles incohérentes et des attitudes désordonnées, il préconisait une Cour polie, des manières enveloppantes et discrètes qui, tout en favorisant l'éclosion de doux sentiments dans le cœur des Belles, permettaient au soupirant de faire montre d'esprit.

« Il avait le cœur tendre, nous dit Dreux du Ra-
« dier [16], mais né pour les douceurs de l'amitié, il ne
« connut presque point les passions où nous jette
« l'amour : vif, galant, spirituel, il avait l'art de plaire
« à tout le monde, mais tout le monde ne lui plaisait
« pas ; il n'était guère plus sensible aux charmes
« d'une belle personne qu'on ne l'est aux agréments
« d'une belle campagne, d'un beau jour, de l'émail
« d'une fleur. Il raisonnait autant en amour qu'un
« autre en amitié, et dans une maîtresse il aurait
« exigé toutes les qualités qu'un homme délicat et
« éclairé exige d'un ami. Aussi la plupart de ses
« liaisons ont-elles duré. »

Telle fut celle qu'il eut avec Françoise de Chemerault, la « belle gueuse », à laquelle des poètes comme Scarron, Tristan et d'Assoucy consacrèrent de louangeuses épîtres. Après avoir joué triple jeu d'espionne auprès de Mme de Hautefort, de la Reine et de Richelieu, elle avait été, en 1638, reléguée en Poitou, où Méré l'avait fréquentée. Revenue à Paris, cette intrigante s'était fait épouser par Bertrand de la Bazinière, trésorier de l'Epargne, et s'affichait avec le financier d'Emery, qui pourvoyait aux besoins de son ménage[17].

Souvent le chevalier se contentait d'être l'ami attentif et frôleur, parfois même l'adorateur platonique.

La duchesse de Longueville, avec « son teint de perle, ses cheveux d'un blond argenté, ses yeux brillants, d'un bleu pareil à celui des turquoises », fut ainsi sans doute l'une des « Déïtés » inaccessibles qui le captivèrent le plus. Il la vit surtout au moment de sa liaison avec François de La Rochefoucauld, alors simple prince de Marcillac, qui lui apparaissait comme « un des plus braves et des plus honnêtes hommes du monde ».

Dévoué aux deux amants, il visita la ruelle de la duchesse, réputée entre toutes par la qualité des propos galants, mais où, suivant l'expression de Godeau : « les myrtes commençaient à cacher des glaives ».

Négligée, elle aussi, par un fort mauvais mari, la jeune Marquise de Sévigné, blonde et rieuse, dut subjuguer en même temps Méré par l'enjouement de sa grâce naturelle et les éclairs de son esprit qui

passaient dans ses « prunelles changeantes ». Il grossit peutêtre le cortège des prétendants dont elle ne recherchait point les hommages et qu'elle éconduisait par de gaillardes réparties. Mais il ne fut même pas de ceux auxquels elle offrait son amitié, tout en leur refusant son amour, car les allures compassées de ce galantin étaient bien faites pour l'horripiler.



Plus encore que les Grandes Dames, les Courtisanes provoquaient les folies des gentilshommes. Marion de Lorme, qui avait groupé dans son hôtel de la Place Royale, tous les beaux esprits du temps de Louis XIII, voyait son astre décliner. Ninon de Lenclos régnait rue des Tournelles. Marion était brune, Ninon plutôt blonde ; l'une éblouissait, l'autre charmait. Mais c'était de Ninon maintenant qu'on raffolait. Chez elle, s'empressait toute la jeunesse de la Cour. Dans son logis, on trouvait table ouverte, dont goinfres et gourmets vantaient la chère délicate. Ninon présidait aux soupers avec un entrain sans égal, ne craignant pas de se montrer matérialiste outrée, à l'exemple de Saint-Evremond, son ami préféré, officier philosophe et franc athée.

Méré fut au nombre de ses favoris. Il la rendit mère et fut un des « caprices » qu'elle s'accordait aux périodes prospères où elle n'avait point à recourir aux financiers.

Car, loin de se conduire en prostituée vulgaire, elle ne prenait jamais qu'un amant à la fois, sachant faire à propos succéder dans sa couche l'agréable à l'utile [18].

Il admirait l'éclat de ses yeux noirs, l'incarnat de ses lèvres, la plaisante fossette de son menton. Il savait que les plus excellents peintres veulent que « leurs figures soient sinueuses dans leurs tableaux et qu'on y remarque une disposition à la souplesse à peu près comme ces plis et ces replis qu'on voit dans la flamme » [19]. Tel était le corps de Ninon, ce corps de « flamme sinueuse » dont il comparait aussi l'harmonie à celle des stances de Malherbe [20].

Mais il goûtait surtout en elle une distinction de manières que pouvaient lui envier bien des Dames de la Cour. Celles-ci commençaient d'ailleurs à la fréquenter, désireuses de découvrir les secrets de ses triomphes. Elle les accueillait avec une dignité parfaite dans ses salons ornés de tentures sévères, meublés de tables massives et de grands fauteuils solennels.

Souvent les invités sortaient dans les jardins qui prolongeaient jusque vers la Place Royale leur labyrinthe ombreux. Des violons cachés y donnaient la symphonie et les galants, penchés vers les belles écouteuses, s'égaraient derrière les hautes murailles de buis.

Dès les premiers jours du printemps, Ninon se plaisait à paraître dans les allées aux bordures fleuries, parée d'une tunique blanche qui moulait ses formes

onduleuses. Un cercle d'adorateurs l'entourait : Méré lui citait du Pétrone ; d'Elbène, l'amuseur aimable du Marais, l'agaçait de ses pointes malignes ; Boisrobert, le plaisant abbé, la proclamait divine ; Fourreau, son « banquier », cherchait à l'éblouir de son faste, et Charleval, le gentil poète, l'un des « martyrs » auxquels elle se refusait, s'obstinait à mendier ses sourires.

Parfois, cependant, ces hommes jaloux, oublieux des convenances mondaines, se jetaient des regards hostiles ; leurs voix devenaient rauques et leurs gestes nerveux. Ninon les écartait alors gentiment d'un signe de son bras nu et remontait sur la terrasse où, près d'un tabouret de velours, était posé un grand luth d'ivoire. Elle se mettait à jouer, le buste penché sur les cordes vibrantes, et, redressant sa tête mignonne, lançait vers le ciel de cristallines vocalises.

Le chevalier, mêlé à la foule attentive, se remémorait Orphée charmant, par ses chants magiques, les bêtes des forêts... Euterpe, Sapho, Thaïs... et, tandis que les dernières notes de la mélodie s'égrenaient dans l'air embaumé, il s'émerveillait de vivre en cette Société choisie qui savait si libéralement unir aux ardeurs de la volupté toutes les grâces de l'esprit.

CHAPITRE III

Méré, maître d'honnêteté.

Connu dans tout le beau Monde pour sa science du style, Méré exerçait une magistrature comparable à celle de Balzac. Beaucoup d'auteurs lui soumettaient leurs essais pour obtenir ses conseils, qui se résumaient presque toujours en ceci : « Pour se prendre de bonne grâce à parler, il faut être du Monde et fort honnête homme. Cette science est plus nécessaire pour bien écrire que celle des livres. »

Or, les femmes régnaient sur le Grand Monde, et qui voulait devenir honnête homme devait rechercher leur commerce. Bussy disait qu'elles donnaient de l'estime aussi bien que les armes et Faret conseillait à son disciple de « descendre à la Ville et de se mettre dans l'intrigue des Dames de condition ».

C'était le temps où le duc de Nemours, courtisant Mme de Châtillon, s'écriait : « Ah ! Madame, il ne tient qu'à vous que je passe pour le plus honnête homme de France ! » où le Marquis de Sévigné prétendait qu'on ne peut être honnête homme sans être amoureux.

Méré, tout en séparant l'*honnête* homme du *galant* homme, pensait « qu'on ne saurait être tout-à-fait honnête homme que les Dames ne s'en soient mêlées ». Mais il jugeait en retour qu'une femme « ne peut pas être parfaitement aimable sans avoir reçu les leçons d'un honnête homme » ; et il aimait, par dessus tout, enseigner à de jolies personnes les règles du Monde.

« Les Dames qui ne plaisent que par les présents de « la Nature, écrivait-il à Mme du Chilleau, ne plaisent « pas toujours, et, quoique ce soit un grand point que de « les avoir, l'art et l'étude leur sont extrêmement né- « cessaires. C'est une science infinie et je vous con- « seille de ne plus songer qu'à vous en acquérir la « perfection. »

Il possédait à fond cette science et nul ne savait mieux l'inculquer aux Dames : « Je n'en ai jamais pratiqué une seule, proclamait-il, qui ne soit devenue plus honnête et plus agréable qu'elle n'était avant que je l'eusse vue ». Et il écrivait à une Belle qui réclamait son concours : « Ainsi, Madame, assurez-vous que vous serez dans peu de temps la Dame la plus parfaite et l'enchanteresse la plus agréable que le monde ait jamais vue ! »



La plus brillante de ses élèves était sans doute la belle et spirituelle duchesse de Lesdiguières, chez laquelle Ménage l'avait introduit. Ambitieuse et fière, elle avait besoin de ses avis pour éblouir le Monde : « C'est un bruit commun, Madame, lui écrivait-il, que vous êtes la personne de la Cour qui vous expliquez le plus agréablement, et vous m'assurez que, si vous avez quelque grâce à parler, vous m'en avez l'obligation. »

Quand elle suivait son époux dans son gouvernement de Dauphiné, ou que Méré se retirait en Poitou, la duchesse demandait instamment l'envoi de lettres qui suppléeraient les entretiens. « Je ne lis quoi que ce soit, lui disait-elle, qui ne soit d'aussi bon air que vos lettres. Je vous avertis aussi que je ne les trouve jamais trop longues. » Le chevalier vantait de même « la manière fine et tendre » qu'elle savait garder dans les sujets les plus divers : « Vous m'écrivez des lettres « d'un tour si délicat et si galant qu'il n'y a peut-être « que vous qui les puissiez avoir faites, et vous m'en « écrivez d'autres d'un tour grave et profond, comme « celle où vous me questionnez sur l'immortalité de « l'âme, cette autre dans laquelle vous me demandez « si vous devez croire qu'il y ait plusieurs mondes et « si ce grand nombre d'astres que nous appelons les « étoiles ne sont point autant de soleils qui les éclai- « rent. »

Confident à qui toutes les privautés sont permises, il avait ses libres entrées dans la chambre de Mme de Lesdiguières et affichait pour elle une passion brûlante : « Je n'oublierai jamais, écrit-il, cette douce matinée que je vous vis sortir du lit et que vous me dîtes de quelle sorte vous aviez éclairci la Reine... » [21]

Mais si cette « actrice », coquette et froide, aimait essayer sur ce fin connaisseur le pouvoir de ses charmes, elle ne prenait guère au sérieux ses déclarations les plus enflammées.

Fut-il donc, comme il se plut parfois à le laisser entendre, la pitoyable victime d'un amour malheureux ? « Je vous ai bien aimée et bien longtemps..., soupire-t-il par exemple, et malgré l'absence et le peu de succès je vous aime encore... »

Toutefois, le voici qui ajoute : « Mais, Madame, je « vous avoue avec la même franchise que la solitude « et l'éloignement m'ont tant soit peu changé et que « vous n'êtes plus la seule chose qui me paraissez ai- « mable. Car il me semble que les lettres que vous me « faites la grâce de m'écrire ne le sont pas moins. « Elles brillent comme vous, Madame, et je ne les « saurais regarder qu'elles ne m'inspirent je ne sais « quoi de tendre. Il me semble aussi que plus je les « considère plus elles me plaisent. Cependant, je me « suis aperçu qu'elles vous doivent céder un grand « avantage : c'est que plus je les vois plus je vous « souhaite ; et lorsque j'étais près de vous je ne les « trouvais pas à dire. Et je suis quelquefois en doute

« si vous êtes une dévote ou une magicienne. En effet, « je sens bien que si la fortune me présentait en votre « absence tout ce que je puis désirer, je pourrais être « accablé de bonheur que je ne serais pas heureux. » — N'est-ce pas là le vrai style précieux ?

« Belle Philis, on désespère
« Alors qu'on espère toujours...

Non ! ces protestations alambiquées ne semblent pas traduire un sentiment profond. Méré cède à la mode, et, dans ces missives, ce n'est pas le cœur qui parle, mais l'esprit [22].

Richelet nous révèle d'ailleurs sa situation véritable : « Le chevalier de Méré, affirme-t-il, naquit avec peu « de bien, mais il trouva moyen d'en acquérir. Comme « il avait de l'esprit, qu'il parlait noblement et savait « à fond sa langue, Mme la Maréchale de Lesdiguières « eut pitié de lui et lui fournit généreusement de quoi « subsister en honnête gentilhomme. » [23]

Il était donc son précepteur à gages, et c'était grâce à ses subsides qu'il pouvait « vivre avec éclat au milieu de ses créanciers » [24], recevant, en outre, peut-être, des secours de Mmes de Maure, de Sablé, de Longueville et de plusieurs belles savantes...



S'enorgueillissant de divertir les plus nobles Dames

du Royaume, il continuait de jouer; dissipant les sommes si étrangement gagnées.

M. de Marlot s'avise-t-il de lui réclamer le montant d'une dette, Méré lui fait cette réponse cavalière : « Ce sont de vos manières de Hollande et de fort mauvais air ! Corrigez-vous en donc pour toujours, et souffrez plutôt une extrême disette et même de vous laisser mettre en prison que de commettre une pareille faute ! »

« Honnête homme et bonnes mœurs ne s'accordent guère ensemble », disaient Bautru et Saint-Evremond.

On le croirait presque en découvrant dans les œuvres de Méré des traits fort scabreux ; en l'écoutant, par exemple, reprocher vertement à une jeune amie d'être « au nombre de ces innocentes qui ne s'imaginent d'être mariées que pour perpétuer la race de leurs maris ! »

Voici, dans une autre lettre, une bien singulière apologie de l'adultère : Un époux trompé, raconte Méré, vient un jour adresser à l'amant de sa femme ce discours : « Je t'assure que je n'ai de plaisir avec elle qu'en m'imaginant que tu la tiens entre tes bras et, que sans cette émulation douce et piquante, je n'en serais pas plus ému que d'une belle statue. Je veux et te conjure d'y consentir : que tout soit commun entre nous et que la félicité des uns dépende de celle des autres ! »

Ainsi fut fait... et l'auteur conclut : « Il serait difficile de se représenter à quel point de bonheur ils étaient parvenus. Jamais trois personnes n'ont été

d'un entretien plus agréable et il y avait de la joie dans tous leurs plaisirs... »

***

Certes, elle nous apparait assez surprenante, cette « vraie honnêteté ». Le vocabulaire de Méré, comme l'a fait remarquer Sainte-Beuve [25], diffère d'ailleurs du nôtre. Avoir de « mauvaises mœurs », ce n'est pas, pour lui, s'adonner au jeu ou à la débauche, c'est être insociable et brusque en ses manières, ne point se mettre en frais pour « se communiquer agréablement », et il oppose souvent aux gens affairés qu'il déteste, « ces fainéants sans métier, qui n'étaient pas sans mérite et ne songeaient qu'à bien vivre et à se produire de bon air ».

De même, ce législateur de l'honnêteté ne confond pas, comme il arrive à Faret de le faire, l'honnête homme avec l'homme de bien.

Il déclare expressément à un ami : « On pourrait être fort homme de bien et fort malhonnête homme. Il ne faut qu'être juste pour être homme de bien et, pour être honnête homme, il faut se connaître à toutes sortes de bienséances et les savoir pratiquer. Il me semble aussi qu'on pourrait être le plus honnête homme du monde sans être le plus juste » [26].

Nous ne pratiquons plus ces distinctions subtiles ; et tout en traitant communément d'honnête homme

quiconque remplit *grosso modo* ses devoirs sociaux, nous voulons que l'honnête homme se montre tant soit peu homme de bien. Les contemporains de Méré, au contraire, n'honoraient guère, en général, la vertu pour elle-même. Elle restait affaire de goût. Savoir éviter les tracas en observant en toutes choses le « juste milieu », telle était la morale de l'honnête homme.

Mais nulle, selon Méré, n'exigeait autant d'étude et n'engendrait autant de bonheur. « Vous ne voyez pas, « s'écriait-il, qu'il est bien rare de trouver un honnête « homme. J'ai un ami qui ferait le voyage aux Indes « pour en voir un seulement. Peut-être qu'il y est trop « difficile, mais il m'assure toujours que c'est une « pure idée et qu'on n'en voit que l'ombre et l'appa- « rence. Quoi qu'il en soit, plus on approche de cette « idée, plus on a de mérite, et les meilleurs esprits « des siècles passés demeurent d'accord que c'est en « cela que la félicité consiste, et je crois qu'ils en « jugent bien. »

CHAPITRE IV

L'éducation de Françoise d'Aubigné.

Aucune des Dames que Méré forma ne devait aussi bien profiter de ses leçons qu'une fillette infortunée issue d'une famille de noblesse poitevine : Françoise d'Aubigné, future marquise de Maintenon.

Ne s'est-il pas vanté souvent d'avoir été le premier à l'instruire et le véritable artisan de sa gloire!

Les circonstances de ce préceptorat demeurent à vrai dire assez incertaines : — Méré paraît avoir connu Constant d'Aubigné et fort bien découvert les lacunes de ce personnage fantasque, incapable, en dépit de ses dons brillants, de toute sérieuse entreprise. Il le compare à Cromwell et déclare qu'il « n'eut pu se faire roi d'Angleterre ni s'y maintenir [27] ».

Il dut rencontrer pour la première fois Françoise

après son retour de la Martinique, quand, soustraite à l'influence huguenote des Villette, elle fut confiée à la dure Madame de Neuillan, veuve du gouverneur de Niort. Celle-ci, soucieuse de faire apprendre à sa nièce, en même temps qu'à sa fille Angélique, les Belles-Lettres et les usages du Monde fit appel à M. de Méré qui venait parfois lui rendre ses respects à Niort et à Paris où elle séjournait tour à tour [28].

Les leçons du chevalier adoucirent un peu la tristesse de « Bignette ». Se voyant condamnée à vivre parmi des parents qui la méprisaient, elle traversait une crise de profonde mélancolie. Désespérée d'avoir quitté Paris où elle avait fait, avec Madame de Neuillan, un séjour chez les Tiraqueau, elle écrivit une lettre touchante à Mademoiselle de St Hermant, fille de Tiraqueau : « Je suis bien plus flattée de vos louanges, lui disait-elle, que de celles de M. de M... Il m'en donne avec plus de passion, mais pas avec autant de tendresse. Aussi me méfierais-je bien d'un amant qui saurait entrer dans mon cœur avec la même adresse que vous y entrez. Je ne regretterais pas Paris si vous n'y étiez pas ».

Elle venait d'y entrevoir Scarron, à qui Méré, peut-être, l'avait présentée. Le poète se souvenait de la petite fille à robe trop courte qui, apparue quelques mois plus tôt dans sa chambre de l'hôtel de Troyes, avec Madame et Mesdemoiselles de Neuillan, s'était mise à pleurer devant ce « raccourci des misères humaines ».

Il correspondait déjà avec les demoiselles de Neuillan, mais le sort de Françoise retint dès lors son

attention. Revenue à Paris, l'hiver suivant, l'enfant revit Scarron et, moins effarouchée, eut avec lui d'aimables entretiens.

Faut-il croire avec Longuet de Gergy que Madame de Neuillan fort avare et se trouvant « surchargée de l'entretien d'une fille de qualité », voulut alors profiter de l'inclination de Scarron pour conclure « cette bizarre alliance de l'homme le plus contrefait de Paris avec la fille la plus aimable, et du poète le plus licencieux avec la fille de France la plus retenue ». C'est possible. Mais peut-être, aussi, Françoise se décida-t-elle librement. Elle savait qu'aucun prétendant convenable ne s'offrirait. Scarron avait été bon ; elle tenait à lui montrer sa reconnaissance. N'était-ce point d'ailleurs une mission que Dieu lui envoyait pour lui permettre de satisfaire, hors des murs froids d'un couvent, ses besoins instinctifs de dévouement. Peut-être encore fut-elle séduite par la société de l'Hôtel de Troyes où elle espérait se créer des relations flatteuses. En tout cas, le mariage fut, dès cet hiver, secrètement décidé. Mais la jeune fiancée fut reconduite en Poitou.

Méré continua de l'instruire, donnant parfois de ses nouvelles au poète. Vers la fin de l'année 1649 elle eut une atteinte de fièvre tierce et Scarron de lui écrire : « La « malepeste que je vous aime et que c'est une sottise « d'aimer tant ! Comment vertu de ma vie ! A tout mo- « moment il me prend des envies d'aller en Poitou et « par le froid qu'il fait. N'est-ce pas une forcenerie. Ah ! « revenez, par Dieu, revenez ! puisque je suis assez

« fou pour me mêler de regretter des Beautés absen-
« tes. Je me devrais mieux connaître et considérer que
« j'en ai plus qu'il ne m'en faut d'être estropié depuis
« les pieds jusqu'à la tête sans avoir le mal endiablé
« qu'on appelle l'impatience de vous voir. C'est un mau-
« dit mal. Ne vois je pas bien comme il en prend au
« pauvre M... de ce qu'il ne vous voit pas si souvent
« qu'il le voudrait, encore qu'il vous voie tous les jours.

« Il nous en écrit en désespéré et je vous le garantis
« âme damnée à l'heure que je vous parle, non pas à
« cause qu'il est hérétique, mais parce qu'il vous aime,
« et c'est tout dire. Vous devriez pourtant vous en tenir
« à vos conquêtes, laisser le genre humain en paix,

« Et commander à vos œillades
« De faire un peu moins de malades.

« Vous êtes bien heureuse de n'avoir affaire à moi,
« je vous mènerais d'importance »

Dans cette épître (qui est du reste, sans doute, avec tant d'autres, une invention de La Beaumelle) on a dit qu'il s'agissait bien de Méré qui, sans être protestant, pouvait être qualifié d'hérétique par ses relations avec des libertins et des jansénistes. Cependant, comme dans une missive de la même époque Scarron dit à Françoise : « M. de Miossens a la goutte : on voit bien qu'il vous aime », le pauvre M. doit désigner plutôt le huguenot Miossens.

Quoi qu'il en soit, Méré se sentait de plus en plus captivé par la gracieuse jouvencelle : « Je pense, lui écrira-t-il plus tard, avoir été le premier qui vous ait

donné de bonnes leçons et je puis dire sans vous flatter que jamais enfance ne fut plus aimable que la vôtre, tant pour le charme de votre personne que pour avoir le meilleur cœur du monde et l'esprit le plus éclairé. Je me souviens que je vous instruisais à vous rendre aimable, et que, dès lors, vous ne l'étiez que trop pour moi ».

Etait-il donc amoureux ? On peut en douter. Les écrivains précieux manifestaient si volontiers un délire imaginaire !

Le chevalier pourtant éprouvait pour Françoise des sentiments singuliers. Elle atteignait l'âge des troublantes métamorphoses. Ses seins menus se devinaient sous la serge du corsage. Le soleil des Antilles avait coloré de teintes chaudes son joli visage, allumant dans ses grands yeux noirs des phosphorescences mystérieuses. Les misères endurées avaient empreint sa physionomie d'une gravité précoce ; mais Méré sut vaincre sa défiance, et la pauvre orpheline, si souvent rudoyée, accueillit avec une surprise ravie, les soins empressés de son galant professeur.

Le temps était passé pour lui des faciles conquêtes. Les femmes ne le recherchaient plus guère que pour l'agrément de son entretien. N'était-il pas d'ailleurs souvent bien las des artifices des cruelles et des exigences de sa Duchesse !

Loin des intrigues de Cour et du bruit des batailles, dans la sérénité des campagnes poitevines, il goûtait une volupté délicate et quelque peu perverse à initier

aux choses du Monde cette âme ingénue. Grâce à lui cette adolescente serait bientôt une merveille de Beauté. Il y avait déjà dans tous ses regards, dans tous ses gestes et dans tous ses discours une « justesse » si parfaite que le Maître lui-même s'étonnait ; et peut-être, pressentant obscurément qu'un grand Destin attendait son élève, se prenait-il parfois à murmurer le vers du vieux poète :

« Et les fruits passeront la promesse des fleurs »...

***

Dans le cours de l'année 1653, la duchesse de Lesdiguières fixée pour quelque temps en Dauphiné écrivait à Méré : « Il faut délibérer de ce que vous avez de meilleur à faire jusqu'à mon retour. Ce qui me vient à l'esprit c'est de nous écrire librement avec notre franchise ordinaire et je vous commande non seulement comme Reine des Alpes, mais encore comme la meilleure amie que vous ayez au monde, de m'écrire le plus souvent que vous pourrez et sur les mêmes sujets que nous avions accoutumé de prendre en nous promenant à l'automne passée, ou si vous le jugez plus à propos, de la sorte que vous m'écriviez quand j'étais à St Germain ; mais toujours sans façon et sans rien déguiser, comme vous en usiez avec cette jeune indienne que vous me fîtes voir et qui me plût tant que je l'aimai du moment que je l'eus vue. Vous me ferez plaisir de m'apprendre de ses nouvelles ».

Cette jeune indienne était (on le devine) Françoise d'Aubigné, devenue, depuis avril 1652, Madame Scarron.

Le poète avait maintenant établi son ménage rue Neuve St Louis, dans une vaste demeure qu'il se plaisait à nommer « hôtel de l'impécuniosité ». C'est là que le chevalier revit celle que bientôt dans la *Clélie* Mademoiselle de Scudéry peindra sous le nom de Lyriane: « Grande et de belle taille le teint fort uni et fort beau, les cheveux d'un chatain clair et très agréable; le nez bien fait, la bouche bien taillée, l'air noble doux, enjoué, modeste, et pour rendre sa beauté plus parfaite et plus éclatante, les plus beaux yeux du monde, noirs, brillants, doux, passionnés, pleins d'esprit. Leur éclat avait je ne sais quoi qu'on ne saurait exprimer ».

Méré détaillait en esthète les contours de son corps devinés sous la transparence des étoffes. Tout en émettant quelques critiques sur l'excessive largeur des épaules et la platitude de la gorge (29), il s'extasiait sur la sveltesse du cou blanc émergeant d'une garniture en points de Gênes et soutenant un visage comparable par la régularité de ses traits aux plus belles statues antiques.

L'étrangeté d'un couple si mal assorti attirait rue Neuve Saint-Louis nombre de curieux. Par le *Virgile travesti*, la *Mazarinade*, le *Roman comique* et *Don Japhet*, Scarron conquérait la gloire et tout Paris fêtait ce prodigieux stropiat dont l'aventure conjugale amusait les esprits.

Le succès de ses ouvrages et la pension de 1600

livres dont le gratifiait Fouquet, lui avaient permis de se créer une installation presque luxueuse. Il recevait dans une grande salle ornée de tapisseries d'Angleterre et où l'on admirait dans un cadre d'or *Le Ravissement de Saint Paul* cadeau du Poussin. Les visiteurs de marque se hissaient sur douze chaises à côté du malade. Une foule tapageuse ne cessait de circuler dans la pièce.

On s'y montrait des gens de qualité : guerriers et courtisans célèbres. Aux pourpoints des seigneurs se mêlaient les collets des abbés de ruelles ; et c'était aussi le défilé des poètes plus ou moins crottés, piliers d'alcôves et de tavernes qui venaient de batailler pour les Frondeurs à coups de sonnets et d'épigrammes.

Une extrême liberté de propos était de mise en cette assemblée disparate d'où Scarron voulait exclure « les déjeuneurs de baisers, les avaleurs de frimas et les amoureux de carême ». Académistes et précieux faisaient les frais des plus acerbes satires.

Méré retrouvait là ses meilleurs compagnons de plaisir comme d'Elbène et le fastueux du Raincy, mais il s'empressait surtout autour des Dames : la grande Sapho, Madame de La Suze, les comtesses de Fiesque, et de Brienne Loménie, la docte Madame de La Sablière et ses belles infidèles : Madame de La Bazinière et Ninon.

Il s'attachait de préférence à l'hôtesse qui, sereine et souriante, se glissait parmi les groupes. Elle gagnait tous les suffrages par la simplicité de son accueil. Son port majestueux et sa distinction naturelle faisaient oublier la pauvreté de son ajustement, et quand vêtue

d'une robe de taffetas uni à passements sombres, elle apparaissait au milieu des plumets et des traînes, des murmures admiratifs s'échappaient de toutes les lèvres. La dignité de son maintien imposait plus de décence à la compagnie. N'affectant pas d'ailleurs de pruderie elle connaissait la magie de son regard de créole dont La Mesnardière disait :

« Les soleils de l'Inde nouvelle
« Ont produit la flamme immortelle
« De ces deux astres glorieux
« Que l'Europe adore en vos yeux

Mais elle ne recherchait pas de tels hommages, et selon le mot de Sapho « ne faisait pas la belle bien qu'elle le fut infiniment ».

Sa crainte de Dieu la défendait contre l'Amour. Plusieurs soupirants : Hector de Gondrin, archevêque de Sens, d'Albret, Charleval, La Mesnardière, Ménage furent tour à tour éconduits, ainsi sans doute que Villarceaux et Fouquet lui-même. Le Chevalier de Méré comptant lui apprendre bientôt d'autres divertissements que ceux de l'esprit, l'enveloppait d'un filet de séductions savantes, cherchant par d'assez vils procédés à la conquérir par surprise ou par lassitude.

Mais ses tentatives échouaient et il pouvait adresser à Madame de Lesdiguières cette lettre qui est un des plus sûrs témoignages de la « vertu » de Madame Scarron : « Vous voulez que je vous parle de cette jeune indienne « que vous appelez mon écolière, et je vous dirai,

« Madame, que c'est une des personnes que je connaisse
« qui mérite autant qu'on lui donne de bonnes leçons.
« Je souhaiterais fort qu'elle fut aussi votre écolière
« et qu'elle eut devant les yeux ce qu'on ne lui peut
« montrer en votre absence que par une faible idée.
« Si vous l'eussiez menée avec vous de la sorte que
« vous l'aviez résolu et comme elle s'y attendait si son
« mari eut pu se passer d'elle si longtemps, elle fut re-
« venue tout autre, et c'eut été un chef-d'œuvre. Je vous
« assure aussi, Madame, que votre voyage en eut été
« plus agréable, car, outre qu'elle est fort belle et d'une
« beauté qui plait toujours, elle est douce reconnais-
« sante, secrète, fidèle, modeste, intelligente, et. pour
« comble d'agréments, elle n'use de son esprit que
« pour divertir et pour se faire aimer.

« Et ce que j'admire d'une si jeune personne, c'est
« que tous les galants ne sont bien reçus auprès d'elle
« qu'autant qu'ils sont honnêtes gens et, suivant cette
« règle, il me semble qu'elle n'est pas en grand dan-
« ger. Cependant les mieux faits de la Cour et les
« plus puissants dans les Finances l'attaquent de tous
« côtés. Mais, comme je le crois, elle soutiendra bien
« des assauts avant que de se rendre, et ce qu'on la
« voit si libre et qui engage beaucoup de gens auprès
« d'elle, ne leur doit pas faire espérer d'en venir à
« bout, car ce n'est qu'une marque de sa confiance et
« qu'elle sait à quoi s'en tenir.

« Ce qui me fâche en elle, je vous l'avoue, c'est
« qu'elle s'attache trop à son devoir malgré tous ceux

« qui tâchent de l'en corriger. Je m'aperçus qu'elle « avait cet horrible défaut dernièrement que son mari, « qui ne se peut tourner d'un côté de lit à l'autre, se « mit en fantaisie d'aller aux Indes, s'imaginant que « le séjour de ce pays-là le rétablirait dans sa première « santé. Je vis l'heure qu'il allait partir et cette jeune « femme qui se devait plaire en France était prête « de l'accompagner, et de voir encore une fois l'Amé- « rique. Je trouve par là qu'une grande Reine (30) qui « parle toujours avec beaucoup d'esprit et juge si bien « de tout ne l'avait pourtant pas bien connue quand « elle dit à ce malade que sa femme était le meuble « le plus inutile de sa maison. »

Méré cependant ne se décourageait pas : « Obligez « moi, écrivait-il en 1659 au Comte de Sourdis, d'aller « trouver Madame Scarron et de lui dire le plus ga- « lamment que vous pourrez que, malgré l'absence, je « me souviens tendrement de notre amitié; et, que de « crainte qu'elle ne m'oublie je vous ai chargé de l'em- « brasser de ma part. J'espère qu'elle me voudra bien « faire cette grâce en votre personne, quoiqu'elle « me l'ait souvent refusée à moi-même. Mais si elle « vous le permet plus d'une fois ne doutez pas que « vous ne vous y soyez pris de bon air. »

Elle opposait toujours une réserve altière aux entreprises de ses amoureux. Une grande détresse attristait pourtant son logis où les amis se faisaient plus rares. Le 7 octobre 1660 Scarron mourait, laissant Françoise dans tout l'éclat de sa beauté. Saumaize, dans son

Dictionnaire des Précieuses, la dépeignait ainsi, sous le nom de Stratonice: « C'est une jeune précieuse des « plus agréables et des plus spirituelles, elle est veuve « sans avoir été femme; elle a de la beauté et elle est « d'une taille aisée. Pour de l'esprit, la voix publique « en dit assez en sa faveur et tous ceux qui la connais- « sent savent que c'est une des plus enjouées person- « nes d'Athènes. »

Et pendant qu'après la mort de Mazarin, Louis XIV entreprenait résolument de régir seul l'Etat, Méré, espérant peut-être encore une récompense de « Stratonice » la recommandait en ces termes à Claude Pelot, intendant du Poitou:

« On me mande que j'ai toujours beaucoup de part « dans votre amitié. Il y a longtemps que je songe à « vous en témoigner ma joie et je n'en saurais atten- « dre une meilleure occasion que celle qui se présente « à cette heure qu'une belle Dame et d'un mérite ex- « traordinaire m'ordonne de vous employer. Je sais « que vous n'aimez rien tant qu'à faire plaisir et que « jamais homme ne s'y est pris de meilleure grâce. Mais « (ce qui doit sensiblement vous toucher) c'est Mada- « me Scarron qui veut bien vous être obligée et je puis « vous assurer qu'elle ne fait cet honneur qu'à très « peu de gens quoique les mieux faits de la Cour s'em- « pressent autour d'elle. Je ne sais ce que souhaite de « vous une si aimable personne et vous l'apprendrez « par une lettre qu'elle vous en écrit. Mais je vous pré- « dis que si vous êtes si heureux que de la pouvoir

« servir, vous me remercierez à quelque heure de vous « en avoir prié. »

Comment le chevalier a-t-il pu, dès cette date, deviner avec tant d'assurance l'avenir de sa protégée? Tout porte à croire qu'il a, pour se donner des allures de prophète, corrigé après coup cette lettre publiée seulement en 1682. Car qui aurait su prévoir que la veuve du prince des burlesques était promise à la couche du Roi Soleil!

CHAPITRE V

Pascal et Méré.

Durant l'été de 1652, quand la Fronde des Princes déchaînait tant de combats sanglants autour de Paris. le chevalier se trouvait en Poitou. La paix y régnait et le nouveau gouverneur de la province, Arthur Gouffier duc de Roannez, jeune homme de 21 ans « d'un sens juste et profond » attirait souvent auprès de lui Miton et Méré, aimables compagnons qu'il emmenait dans ses voyages et dans ses tournées d'inspection [31].

Un jour, partant pour une de ces promenades à petites étapes, nos deux gentilshommes rencontrèrent dans le carrosse un individu de médiocre mine assis auprès du Duc dont il paraissait être le familier. « C'était, rappellera Méré dans le *Discours de l'Esprit*, « un grand mathématicien qui ne savait que cela. Ces

« sciences ne donnent pas les agréments du monde
« et cet homme, qui n'avait ni goût ni sentiment, ne
« se laissait pas de se mêler en tout ce que nous di-
« sions ; mais il nous surprenait presque toujours et
« nous faisait souvent rire. Nous ne pensions à rien
« moins qu'à le désabuser ; cependant nous lui par-
« lions de bonne foi.

« Deux ou trois jours s'étant écoulés de la sorte, il
« eut quelque défiance de ses sentiments et ne faisait
« plus qu'écouter ou qu'interroger pour s'éclaircir sur
« les sujets qui se présentaient. Il avait des tablettes,
« qu'il tirait de temps en temps, où il mettait quelque
« observation. Cela fut bien remarquable qu'avant que
« nous fûmes arrivés à P... il ne disait presque rien
« qui ne fut bon et que nous n'eussions voulu dire
« et, sans mentir, c'était être revenu de bien loin.

« Aussi, pour dire le vrai, la joie qu'il nous témoi-
« gnait d'avoir pris un tout autre esprit était si visible
« que je ne crois pas qu'on en puisse sentir une plus
« grande... Depuis ce voyage il ne songea plus aux
« Mathématiques, et ce fut là comme son abjuration ».

Cet homme « entre deux âges [32], qui n'était alors que fort peu connu, mais qui, depuis, a bien fait parler de lui », se nommait Blaise Pascal.

***

Les rapports de Pascal et de Méré ont été trop bien

étudiés pour qu'il soit utile d'y revenir longuement. Précisons-en cependant les détails essentiels :

Converti à Rouen en 1646 par deux gentilshommes Jansénistes, Pascal avait brusquement quitté la maison paternelle pour s'établir à Paris avec sa sœur Jacqueline. Une âme ardente habitait son corps débile. Ecarté du cloître par M. Rebours, l'un des confesseurs de Port Royal, il consentait maintenant, suivant le conseil de ses médecins à recevoir des visites et à se mêler aux vivants. Le duc de Roannez l'affectionnait fort et, voulant servir sa renommée, le présentait à tout son entourage. Pascal entrait ainsi, délibérément, dans le monde, moins pour y faire étalage de sa science que pour y étudier l'homme ; curieux de connaître les mœurs des assemblées, impatient aussi d'y répandre sa doctrine.

Et voici qu'au hasard de ce voyage, il se trouve soudain en présence de M. le Chevalier de Méré, l'un des plus célèbres parmi ces mondains dont il recherche le commerce. Un champ d'expériences nouvelles se découvre à lui, et, sans se laisser intimider, Pascal lance dans l'entretien des propos fougueux et tranchants.

Le chevalier contemple avec quelque pitié cet homme au visage pâle, altéré par la souffrance, qui le fixe de ses yeux perçants, ce discoureur volubile dont l'humeur bouillante lui apparaît de « si mauvais air ». Ce n'est pas que Méré dédaigne la science des géomètres. Un honnête homme, selon Faret, doit avoir

« une teinture de toutes les plus agréables questions qui s'agitent dans les bonnes compagnies afin de pouvoir prendre part à toutes les conversations ».

Mais rien n'est plus fâcheux que de se donner tout entier aux mathématiques. Ce Pascal en est un exemple avec son absence totale de savoir-vivre. Son ignorance est telle qu'il ne connaît et n'admire que M. du Vair, ce barbon dont les emphatiques tirades prêtent à rire aux honnêtes gens... Méré doit lui citer les auteurs dignes d'étude. Il se plait à l'éblouir par des dissertations piquantes où reviennent souvent les noms de ses amis illustres. Il lui montre qu'au-dessus du raisonnement mathématique, il y a ce je ne sais quoi d'instinctif qui mène seul à la découverte du vrai.

Que d'exquises qualités ne lui révèle-t-il pas ? Son jugement est si pénétrant sa sensibilité si délicate... Pascal s'étonne, se tait et se demande avec angoisse si Méré n'a pas raison d'opposer à l'artifice des règles les intuitions de l'âme... Et ne songe-t-il pas aussi que cet homme si sage d'apparence vient du Monde ; de ce Monde dont les prédicateurs dénoncent les corruptions abominables... Ne serait-ce pas plutôt une réunion de gens cultivés naturellement portés à plaire, et mieux enclins que les théologiens fanatiques à saisir toutes les nuances de l'esprit et du cœur ?

Oui, dès ce premier contact, le géomètre a perdu son assurance. Il s'est empressé de noter sur ses tablettes les plus fines remarques du chevalier. Elles

feront l'objet de ses prochaines méditations « M. Pascal, a dit Méré, fit bien de se mettre à écrire trois mois après qu'il m'eut vu ».

« La politesse quand elle est parfaite déclare justement M. de Roux, suppose toute une psychologie et toute une morale. C'était l'enfant qui avait deviné la géométrie avec des ronds et des barres, qui écoutait Méré ; dans l'entretien familier du maître des bienséances il entrevit les profondes réalités humaines que résume la civilisation française. Lui, qui n'avait fait que ses sciences, il fit au grand sens du mot ses humanités »

***

Ne croyons pas cependant que toutes les idées de Pascal aient été bouleversées. Sa lettre à Fermat, du 29 Juillet 1654, prouve qu'il considérait Méré comme un de « ces esprits fins qui ne sont que fins, ne peuvent avoir la patience de descendre jusque dans les premiers principes des choses spéculatives et d'imagination qu'ils n'ont jamais vues dans le monde et tout à fait hors d'usage ».

Le chevalier contribua peut-être au succès mondain des *Provinciales,* mais il ne revendiqua jamais aucune part dans ces écrits et les condamna même plus tard en termes fort sévères : « Les géomètres dira-t-il ne manquent pas de méthode mais elle n'est pas agréable,

ce ne sont pas des livres de choses comme les *Essais* de Montaigne [33], ce sont des *rapsodies*. »

Dans une lettre fameuse (1658 ?) Méré rabroue sèchement Pascal à propos de la divisibilité à l'infini qu'il ne peut comprendre. Ce document (bourré toutefois d'arguments ingénieux) révèle son incroyable fatuité. Méré se prétend le meilleur des géomètres : « Vous savez déclare-t-il que j'ai découvert dans les mathématiques des choses si rares que les plus savants anciens n'en avaient jamais rien dit et desquelles les meilleurs mathématiciens de l'Europe ont été surpris »... Epitre interminable, d'une fâcheuse arrogance de ton, et qui semble bien n'avoir été composée sous sa forme définitive, qu'après la mort de Pascal... Elle ne pouvait manquer d'attirer sur Méré les moqueries de la postérité. L'abbé Nadal fut le seul, je pense, à juger que ce morceau nous donne « une idée bien haute de la pénétration et de la solidité de son esprit » Et Leibnitz en a fait une sage critique en disant « J'ai presque ri des airs que M. le Chevalier s'est « donné dans sa lettre à M. Pascal... Il semble qu'il « se moque un peu comme font les gens du monde « qui ont beaucoup d'esprit et un savoir médiocre. Ils « voudraient nous persuader que ce qu'ils n'entendent pas est assez peu de chose [34] ».

***

Cependant, depuis le voyage en Poitou, il s'est

produit entre les deux amis du duc de Roannez un échange de réflexions profitable à Pascal. Il doit sans doute à Méré beaucoup de ses « Pensées » sur l'éloquence, les agréments, l'honnêteté [35] en particulier la différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse : Méré distinguera en eflet dans plusieurs de ses écrits deux justesses, celle de l'esprit et celle du sentiment et, dans sa lettre, s'adressait à Pascal comme s'il lui avait enseigné déjà cette distinction.

Mais tout en s'assimilant les principales maximes du chevalier, Pascal les utilisait pour la conversion des incrédules et la solution des grands problèmes chrétiens.

Et tandis que Méré n'étudiait le Monde que pour s'y laisser vivre plus commodément Pascal l'observait d'un point de vue métaphysique et religieux dans le but sublime de guider l'homme vers la Vérité.

CHAPITRE VI

Premiers écrits.

Le Chevalier vieillissait. Il avait vu disparaître plusieurs de ses familiers : Le 13 janvier 1654, Balzac était mort en son château de Charente, et Méré avait pleuré

« Ce père des grands sentiments
« De qui les grâces naturelles
« Mêlaient dans ses raisonnements
« L'éclat de tant de fleurs nouvelles. » (36)

Un autre décès l'avait, deux ans après, plus cruellement affecté : celui de la Duchesse de Lesdiguières, dont la Sainte-Epine n'avait pu guérir le mal implacable.

En 1657, il perdait sa mère. Sa succession lui valait de connaître toutes les horreurs de la chicane dans un

interminable procès intenté par son beau-frère, François de Cauvigny. Le 28 octobre 1661, son frère Jozias expirait à Beaussais, et Charles recueillait la seigneurie. Le 19 août 1662, enfin, Pascal succombait, miné par « ses grandes austérités et son application continuelles aux choses les plus relevées ». [37]

Mais Méré devait oublier ces deuils, en éduquant, bientôt, à Poitiers, le Maréchal de Clérembault. Leurs relations étaient de date ancienne. Pendant la Fronde des Princes, alors qu'il n'était que Comte de Palluau et lieutenant-général des armées du Roi, Philippe de Clérembault s'était fait conduire à Balzac par le Chevalier [38]. « Quoiqu'il n'eût aucune étude et bégayât en parlant, il avait un grand sens naturel et le génie de la Cour ». Féru de bel esprit, il ne songeait qu'à se rendre honnête homme. Mais il lui aurait fallu un « bon avertisseur ». Méré devait, trop tard, remplir ce rôle.

En 1664, le Maréchal, malade, s'était retiré à Poitiers, où il ne songeait qu'à se remettre et à se divertir. Il fut tout heureux d'y retrouver cet ami, qui, au cours de charmantes promenades dans les environs de la ville, lui révéla toute la science du monde.

Par malheur, le Maréchal mourut le 24 juillet 1665 ; mais sa veuve resta l'élève et la protectrice libérale du chevalier [39].

Celui-ci se sent assez dépaysé dans la jeune Cour. On n'y retrouve plus cette aimable liberté de mœurs et de propos qui était de mise sous la Régence. Une

étiquette minutieuse astreint les courtisans à des rites immuables. Une munificence inouïe préside aux fêtes, carrousels et ballets, où se plaît l'orgueil du Monarque. Tout célèbre sa gloire. Tandis que les arts plastiques se fondent en une pompeuse unité, les Lettres, régies par Boileau, recherchent surtout le noble et le vrai.

Méré s'est, l'un des premiers, affirmé classique en prêchant le naturel et la distinction des genres. Il adopte la théorie racinienne de la Tragédie : « Les qualités de ses Héros doivent être mêlées ; ils ne doivent avoir ni cette vertu sublime qui les élève au-dessus des autres, ni ces vices qui les dégradent entièrement. » (40) « Pour ce qu'on appelle une tragi-comédie qui veut faire rire et pleurer tour à tour, dit-il encore, je n'en fais point de cas ; ce sont des émotions contraires que le cœur ne peut souffrir. »

Mais il n'en demeure pas moins fidèle aux vieilles modes du Marais et continue de jouer auprès d'anciennes Frondeuses le rôle d'arbitre sentencieux. Il admire toujours les romans de Mlle de Scudéry ; est de ceux qui osent

« A Malherbe, à Racan, préférer Théophile
« Et le clinquant du Tasse (41) à tout l'or de Virgile. »

Il semble vivre de plus en plus à l'écart du monde et apparaît aux nouvelles générations comme un grison maniaque, On le raille pour son hostilité à l'encontre de Voiture et quelques esprits malintentionnés veulent le reconnaître dans le gentilhomme campagnard peint par Boileau dans le *Repas ridicule* (42).

Négligeant les critiques de ces faux honnêtes gens (43), Méré sent qu'il lui incombe de léguer à la postérité les secrets de l'honnêteté véritable dont il est le dernier dépositaire, et, dans ce but, se décide à publier, en 1668, le récit de ses *Conversations* avec le Maréchal de Clérembault. Il avait annoncé à plusieurs amies, à Miton, à Ménage, qu'il songeait à faire un ouvrage qui ne périsse jamais, et n'hésitait pas à montrer que lui seul serait digne d'éduquer le Prince.

Le succès de ces *Conversations*, très réel cependant, ne paraît donc pas avoir répondu pleinement à ses espérances. Le recueil est fort agréable. Il contient de bien jolies peintures de la campagne poitevine et plusieurs remarques extrêmement judicieuses sur la vie de société, le tout dans un style maniéré, mais des plus marqués, comme le dit Sainte-Beuve, « au coin de la propriété et de la justesse des termes ».

Puis, désireux de ruiner le crédit de Voiture, le chevalier compose, en 1672, un *Discours sur la Justesse*, où il démontre, avec une minutie de Régent, qu'il se rencontre chez ce « génie exquis » infiniment de faiblesses.

Il assiste maintenant, avec une tristesse qu'il dissimule de son mieux, au déclin de sa vogue mondaine. Il revoit Ninon vieillie, et se montre tout heureux d'être bien accueilli par elle : « J'ose vous assurer, lui écrit-il, que personne du monde ne juge mieux que moi les merveilles qui sont en vous et que si j'avais autant d'esprit à les publier qu'à les connaître, je pourrais

ajouter quelque chose à votre réputation si exquise et de si bonne odeur. »

Mais il n'a plus beaucoup de prestige à la Cour, où ses protectrices, la Maréchale de Clérembault et Mme de Sablé, ne sont point en faveur. Il voit surtout quelques personnes de l'opposition favorables au jansénisme. Depuis 1659, Mme de Sablé s'assujettit à des pratiques dévotes. Elle a fait, en 1666, convertir par M. Singlin la duchesse de Longueville, et, suivant l'exemple de ces belles pénitentes, Méré semble se montrer plus attentif aux choses de la religion,

Un manuscrit de la Bibliothèque nationale (44), où un anonyme recueillit les réflexions qui circulaient vers 1670 dans un petit monde jansénite, nous apprend que le chevalier fut connu dans ce cénacle. Dirois y déclare : « MM. Arnaud, Pascal, Nicole, Méré, du Bois, de La Chaise, Périer, ce sont gens d'un esprit juste, qui ne prennent pas des règles vulgaires, mais qui connaissent les choses et la manière de raisonner. » Méré, qui se rapprochait insensiblement de Dieu, n'était donc nullement suspect à ces jansénistes. Il tenta sans doute d'adoucir leur austérité et d'égayer leur esprit. Mais il ne put y parvenir, car, les englobant tous dans le même dédain, il notera : « MM. de Port-Royal n'ont excellé en rien ; ce sont mes arrière-écoliers. »

Il ne renonce pas à ses ambitions littéraires et, en 1671, applaudit, avec les vieux académiciens, Mlle de Scudéry, qui, âgée de 64 ans, obtient, en traitant le

sujet : « de la Louange et de la Gloire », le prix du concours d'éloquence fondé par Balzac. L'année suivante, il accepte avec orgueil les éloges pompeux de Ménage, qui lui dédie ses *Observations sur la Langue française.*

La nouvelle du décès de son frère Charles vient alors le surprendre. Le voilà devenu de ce fait seigneur de Beaussais. Sa situation pécuniaire est des plus critiques. Ses créanciers assiègent sa demeure et le pourchassent en tous lieux. Il est à bout d'expédients et doit se résoudre à gagner sa seigneurie, car ce petit coin de terre constitue tout son avoir [45].

Il ne rougit pas d'ailleurs de son dénuement et, tout en regrettant les agréments de Paris, ne redoute point le désert de Beaussais. Que de fois a-t-il dit « qu'il ne faut jamais s'appuyer sur les choses qui dépendent de la fortune et qu'il n'y a que le vrai mérite qui donne les vrais avantages ». Aussi, conscient d'être plus que jamais honnête homme, il garde une âme sereine en montant, par un matin de juin, dans le coche d'Orléans, qui l'emporte bientôt, parmi la campagne riante, dans un tintamarre de grelots et de ferraille, au trot rapide des lourds postiers pommelés, dont les sabots martèlent, sonores, le pavé du Roi.

CHAPITRE VII

Méré, Seigneur de Beaussais.

Une avenue droite, bordée de grands ormes, conduit au château de Beaussais, blotti dans le creux du vallon. A droite, apparaissent, au-delà des champs, les quelques maisons du village ; à gauche, des closeries et des vergers. Un pont de pierre franchit le ruisseau qui alimente un vaste bassin. Sur ses bords, se dressent deux pigeonniers ronds à toits coniques. Une grille, dont les piliers s'ornent d'urnes antiques, ouvre l'accès des jardins. Le bâtiment central, haut de trois étages, s'encadre de deux pavillons symétriques plus bas, casqués, comme lui, de toitures d'ardoise percées de mansardes. Ce n'est pas un manoir puissant, mais plutôt, suivant l'expression poitevine,

un « logis » qui ne veut se distinguer des autres demeures que par son aspect plus cossu.

Perdu au milieu des bois, il se trouve éloigné de toute cité populeuse. Saint-Maixent, chef-lieu de l'élection, est à quatre lieues. Il faut. pour s'y rendre, traverser, par des chemins cahoteux, la forêt de l'Hermitain, où s'embusquent des larrons et où pullulent les loups. Au bas du vaste plateau qu'elle recouvre, se creuse, à l'ouest, la vallée du Lambon, défendue par les manoirs de La Bessière et de Chateauneuf; à l'est, le ravin de Chambrille, avec ses pentes abruptes, hérissées de rochers émergeant d'un fouillis de ronces et de fougères. Au-delà des futaies de l'Hermitain, on aperçoit Saint-Maixent, étagée sur un monticule, au bord de la Sèvre, dans un cirque de collines. Siège d'une subdélégation, d'une sénéchaussée, d'une garnison, d'un commissaire de noblesse et de plusieurs justices seigneuriales, la ville était, dans ce pays où l'hérésie avait fait tant de ravages, un centre actif de propagande catholique avec son archiprêtré, son abbaye de bénédictins, ses couvents de capucins et de cordeliers, de Dames bénédictines et de la Confrérie de l'Enfant-Jésus. Le célèbre architecte italien Le Duc, de Toscane, y entreprenait, sur des plans grandioses, la restauration de l'Eglise abbatiale où, dans une crypte vénérée, reposaient les tombes de Saint Maixent et de Saint Léger.

En remontant le cours sinueux de la Sèvre, on rencontrait l'élégant manoir Renaissance de La Villedieu de

Comblé, résidence des Gillier. puis le bourg coquet de La Mothe Saint-Héray. On y voyait le riche château que Jean de Baudéan Parabère, marquis de La Mothe, venait de céder à Gaspard Lesecq, comte de Montault d'Armagnac. Il apparaissait, reflétant dans les eaux de la rivière ses multiples façades et découpant sur le ciel ses tourelles et toitures d'ardoise aux cheminées de brique. Plus loin, c'était Exoudun et sa place-forte féodale.

Vers le sud, à deux lieues de Beaussais, surgissait, au sommet d'un plateau, la ville de Melle, antique bastide dont les maisons basses, encerclées de remparts éventrés, se groupaient autour des ruines d'une imposante citadelle. Depuis le XIe siècle, où l'on avait cessé d'exploiter ses minerais d'argent, sa prospérité déclinait et l'austérité de cette cité grise, encore infestée de parpaillots insolents, répugnait à Méré.

Il lui préférait Celles. Ce bourg, le plus proche de son logis, devait son origine à un prieuré fondé au XIe siècle par des moines-soldats et érigé en abbaye en 1637 par l'évêque de Poitiers, car il possédait une statue miraculeuse de la Vierge qui lui attirait richesse et renom. En 1568, la rage des hérétiques s'était acharnée sur ces lieux saints. Mais, tout en rebâtissant une abbaye monumentale, Le Duc venait de terminer la reconstruction de l'Eglise en simili gothique. Du vieux porche roman formant l'entrée du narthex, on découvrait la vaste nef aux piliers géants aboutissant d'un seul jet aux voûtes ogivales. C'était un des

plus illustres pèlerinages de France, dont Louis XI, fourbe adorateur de Notre-Dame, avait consacré la renommée.

Méré s'occupe avant tout de gouverner son domaine. Il y vit en compagnie de sa sœur Anne [46], de quelques domestiques et de fils naturels de ses frères, dont deux sont chapelains sur ses terres. Avec les métairies voisines des Chaulnes, du Bourg, du cimetière de Ruchape, du Grand et du Petit-Courtiou, la seigneurie pourrait fournir trois mille livres de revenus [47]. Mais elle a fort souffert des fantaisies de Jozias et de l'incurie de Charles. Le chevalier compte en obtenir beaucoup, car il doit remédier d'urgence au fâcheux état de ses affaires. Celles-ci sont et resteront, jusqu'à sa mort, fort embarrassées, comme l'indique cette lettre adressée au duc de Mazarin, baron de Saint-Maixent :

« C'est une pure nécessité qui me fait prendre la « liberté de vous écrire, puisqu'il m'est impossible de « m'acquitter de ce que je vous dois, Monseigneur, si « vous ne m'en facilitez les moyens. Votre Procureur « du Roi serait sans reproche s'il était moins rigou- « reux à exécuter vos ordres, mais il ne garde en « cela ni mesure ni bienséance et ne croit pas qu'il « puisse avoir raison de différer d'un moment tout ce « que vous lui commandez ; si bien que, dans le moin- « dre de vos intérêts, il ne considère non plus le « meilleur de vos amis qu'un inconnu.

« Il me contraignit, l'an passé, de revenir de Paris

« six mois plus tôt que je ne l'eusse voulu pour ren-
« dre mon hommage [48]. A cette heure, tout malade
« qu'il est, il me presse de rendre mon dénombre-
« ment et je cherche partout sans rien trouver ; car
« les désordres de notre famille ont été si grands que
« si l'on me demandait d'où vient que je me crois le
« maître de la maison où je suis, je ne saurai que ré-
« pondre si ce n'est que je sais par tradition que mon
« père l'était ou du moins feignait de l'être et qu'on
« le laissait faire.

« C'est ce qui m'oblige à vous supplier très hum-
« blement d'ordonner à vos officiers de me communi-
« quer les aveux que mes prédécesseurs ont rendu
« au domaine du Roi qui vous appartient aujourd'hui,
« et de m'en instruire à mes dépens. Outre que rien ne
« sied si mal et ne paraît plus injuste que de garder si
« sévèrement ses droits. Témoin ce fâcheux créancier
« de l'Evangile qui fut rigoureusement puni pour avoir
« pris son débiteur à la gorge. En vérité, Monseigneur,
« il me semble que vos vassaux ont tant d'estime et
« d'affection pour vous que cela mérite bien que vous
« ayez quelque indulgence pour eux.

« Peut-être que je devrais espérer quelque chose de
« particulier en ce qui me regarde. Je me suis souvent
« trouvé, à l'armée, comme aventurier ou volontaire
« sous Monseigneur le Maréchal, votre père, qui m'ho-
« norait de sa bienveillance et m'embrassait toutes les
« fois que je me présentais devant lui. Quelqu'un vous
« pourra dire aussi que la grâce que j'attends de votre

« bonté sera bien reconnue et que vous en recevrez
« des louanges des plus beaux esprits qui s'intéres-
« sent dans mes aventures.

« On vous pourrait même assurer que mon nom
« s'étend plus loin que celui de mon pays, et que si je
« sortais de la France je serais reçu avec des senti-
« ments de joie en toutes les Cours de l'Europe.
« Mais Monseigneur, ce qui vous doit le plus enga-
« ger à me traiter humainement c'est que je me trou-
« ve accablé d'affaires et qu'enfin je suis avec tout le
« respect que je vous dois votre très humble et très
« obéissant serviteur ».

Méré regrette son oisiveté d'antan. Lui qui conseillait à M. de La Mésangère de ne pas faire le seigneur de campagne pour être plus honnête homme, doit maintenant gourmander des rustres, passer des baux, régler des partages. Il vit parmi ses vassaux et les traite avec l'aménité dont ne doit jamais se départir l'honnête homme, les défendant parfois contre les rapines des sergents et officiers du fisc. Aussi, les paysans de Beaussais ne ressemblent guère sans doute aux « animaux farouches » vus par La Bruyère. Certes leur travail est rude ; mais la terre fertile ne leur est point ingrate. Méré n'a pas d'excessives rigueurs ; peut-être, cependant, observe-t-il la coutume de ces seigneurs de village dont parle Sorel « qui se mettent un jour devant une table avec un greffier au bout, et ceux qui tiennent quelque chose d'eux leur viennent apporter, l'un des pigeons, l'autre des poulets, des

poules ou des chapons, et quelques-uns une petite somme d'argent, laquelle n'est point dédaignée parce que c'est une marque de reconnaissance et que les petits ruisseaux font les grandes rivières. » [49].

Le chevalier s'astreint à tout surveiller lui-même. Suivons-le, par exemple, durant un beau jour de juillet où il s'est levé plus dispos que de coutume prêt à faire, dès le matin, le tour de son domaine :

Il a de bonne heure quitté le jardin feuillu où s'ouvrent les roses, pour traverser, sur une planche vermoulue, qui plie sous son poids, le ruisseau jaillissant en cascade à la sortie de l'étang. Sous les branches basses des pommiers il contemple, un moment, sa jument qui pait dans l'enclos : bête apathique à l'énorme croupe, aux crins hisurtes, aux lourds sabots recouverts de poils, et Méré songe avec mélancolie aux fiers coursiers ardents qu'il maniait jadis sous l'œil émerveillé des Belles... A côté, gambade une jeune mule qui s'avance, étonnée, en dressant les oreilles. Mais à peine le chevalier a-t-il effleuré, du bout des doigts, ses naseaux veloutés qu'elle s'enfuit brusquement dans une pirouette maladroite. Il a cependant observé sa largeur de poitrail et sa robustesse d'échine, joyeux de penser qu'il en pourra tirer bon profit à la foire de Melle où pour ces animaux réputés, de nombreux marchands accourent de Guyenne, de Gascogne et d'Espagne.

Il pousse une barrière à claire-voie, la referme ensuite avec une traverse mobile et s'éloigne en pleins

champs écrasant de ses souliers à boucle des mottes de terre friable. La rosée luit dans les prés où traînent encore de blanches vapeurs diaphanes.

Par un sentier longeant le cours d'eau, il arrive aux fermes du Courtiou. Un coq vernissé d'or rassemble d'un appel triomphal des poules noires picorant dans le fumier. Le chevalier enjambe les flaques de purin qui souillent la cour et pénètre dans l'étable attiédie par l'âcre relent des bovins. Quelques beuglements saluent sa venue et, à son approche, un petit veau roux secoue peureusement sa chaîne d'attache. Le fermier se plaint du délabrement des bâtisses mais Méré ne peut lui promettre le secours onéreux d'un maître maçon. Le seigneur du lieu constate avec dépit que le mur de la grange, fort crevassé, menace ruine... Puis il reprend sa promenade, s'arrêtant parfois pour encourager des faucheurs qui ahannent courbés sur les herbes, pour éplucher un épi de blé vert ; pour palper dans les vignes les grappes naissantes, et pour éponger son front où, sous la lourde perruque, la sueur commence à ruisseler.

Il trouve au pacage, sur la pente de Ruchape, les six bœufs de la métairie, remarque leurs côtes saillantes salies d'écailles de bouse et reproche à Pierre le Blanc de soigner si mal son bétail. Dans un chemin creux, il croise ensuite, conduit par une aimable bergerette, le troupeau des Chaulnes : trois maigres chèvres grises et deux chevreaux capricants ; douze moutons trottinant en troupe compacte et dont la laine jaunie de suin est épaisse au toucher.

Le chevalier regagne enfin le château, et après avoir pris dans la salle basse, attenant à la cuisine, un repas plantureux, se retire dans le salon voisin pour prendre quelque repos. Mais il n'oublie pas qu'il se doit aux siècles futurs et que nombre de gens illustres attendent ses épistoles. Aussi, monte-t-il bientôt dans son cabinet pour en achever une, commencée depuis un mois (50). Tout en gravissant pesamment les marches du grand escalier aux paliers spacieux, s'appuyant d'une main à la rampe de bois aux balustres sculptés, il songe à Balzac qui, de sa tour solitaire, continuait de régir le peuple des esprits.

Il ouvre une lourde porte de chêne et traverse une vaste pièce en jetant un regard complaisant au trumeau cental on l'on voit un éphèbe allongé sur un coussin rouge présentant un masque comique à deux Nymphes aux tuniques claires dont l'une tient un chalumeau, l'autre une torche embrasée.. Puis, par un étroit corridor dallé, il gagne le sanctuaire où s'élaborent ses ouvrages impérissables. Le lit cache dans l'alcôve sa courtine de damas. Des volumes, souvent maniés, chevauchent en désordre les rayons de la haute bibliothèque. Une plume d'oie gît parmi des feuillets sur la table posée près de la fenêtre d'où l'on découvre un paysage d'une enveloppante douceur : Au delà des massifs diaprés, l'eau du bassin miroite au bas du coteau qui ferme l'horizon... Dans la paix de ce réduit, le *Magister dicendi* combine ses préceptes. Mais la fatigue de sa course matinale engourdit sa pensée. Il

s'irrite de ne point trouver de choses « bien prises » et, après quelque temps d'un travail maussade, sort sur la terrasse, toute irradiée de soleil.

Il aime ses parterres à la française au dessin correct, ses ormilles taillées, ses cabinets de verdure régulièrement posés au bord des pelouses, ouverts en losange ou couverts en boule, asiles propices aux méditations solitaires et aux entretiens amoureux. Les perspectives rectilignes de ce terre-plein flattent son goût et cette nature disciplinée lui rappelant les Tuileries, Paris, la Cour, le Monde.. le délasse agréablement des sauvageries champêtres.

Mais sa pompe factice engendre l'ennui, et le chevalier recherche bientôt des grâces plus négligées. Le voici qui descend le perron menant aux bosquets. Là, par un contraste soudain, c'est une poussée de végétation capricieuse et mille arbustres parasites entourent les troncs noueux des arbres tourmentés.

Méré chemine lentement sous les branches entrelacées des tilleuls, dans les allées tortueuses tapissées de mousse. Il rêve ainsi longtemps oublieux de l'heure, sans voir pâlir les rais de lumière filtrant aux travers des feuillages. Quand l'ombre s'épaissit. il revient au logis, triste d'avoir à subir encore la compagnie de rustauds ; puis, après souper, remonte dans sa chambre où par la fenêtre ouverte le clair de lune entre à flots.

Des senteurs suaves montent des herbes fauchées et des acacias fleuris. La surface polie de l'étang s'argente de reflets glauques ; l'on n'entend plus par

intervalles qu'un lointain aboiement de chien, un hululement de chouette, le coassement des grenouilles et, après avoir vainement essayé de rassembler quelques idées subtiles, le chevalier étend son corps las entre les draps rudes parfumés de lavande et s'endort en mêlant dans ses songes les comptes de métairie à des formules galantes.

***

Cependant sa solitude n'est pas toujours aussi complète. Il connait plusieurs châtelains avec lesquels il échange des visites. Il retrouve parfois sa vieille et turbulente amie Madame de la Bazinière et la Maréchale de Clérembault qui lui apportent les derniers échos de la capitale. Il fréquente ses cousins : M. et Mademoiselle de Mizeré, Mademoiselle des Ouches, les Chevalleau seigneurs de Boisragon et de Seisigny, René de Massongne seigneur de La Sablière, les Gourjault seigneurs de Bessé, Louis de Faye seigneur de la Taillée, M. de La Blottière. A Foucault, réside François d'Orfeuilles, à Bregion les de Laval. Méré voit aussi des robins et des bourgeois : Guilleragues avec lequel il vide volontiers quelques gobelets à l'auberge du Cheval Blanc de Lusignan ; Guilbard, notaire à St Maixent, qui l'amuse par sa gaucherie prétentieuse ; Guogué, Procureur au même lieu, qui l'aide fort dans ses procès [51] « Je puis dire, Monsieur, lui écrit-il un jour,

« que mon intérêt vous est en quelque sorte plus cher « que celui du public puisque vous avez quitté la « place de Procureur du Roi pour plaider ma cause « et que vous ne craignez pas de vous abaisser pour « me témoigner plus d'amitié... Je ne doute pas que « vous n'ayez parfaitement plaidé, sans que je sache « un mot de ce que vous avez dit ; et pourrai-je en « avoir une plus forte preuve que d'avoir eu toutes « les voix en ma faveur... Du moins je vous jure que « si mes écrits sont tant soit peu connus dans le « monde je mettrai votre siège royal au dessus de plu- « sieurs Cours souveraines ».

Le chevalier est surtout en rapports suivis avec sa famille de Sepvret. Son beau-père François Yongues gouverne toujours la seigneurie. En 1673 Méré assiste au mariage de son frère utérin, Charles Yongues, avec Charlotte du Plantis Landreau, issue d'une famille de catholiques notoires dont certains sont membres de la Confrérie du St-Sacrement de Poitiers. Méré espère pouvoir former cette jeune dévote aux usages du monde. Mais il y renonce bien vite et note, découragé : « Elle est aussi éloignée d'avoir de l'esprit que M. Guilbard a bon air ! On pourrait simplement lui donner du goût pour la bonne chère. C'est une sotte, on ne peut rien faire de bon d'une sotte. Elle a la tête ronde. Je connus bien d'abord que j'ai remarqué cela qu'on n'en saurait rien faire [52] ».

La vue de cette provinciale balourde lui fait plus vivement regretter l'absence des belles Dames du

Grand Monde. L'une d'elles lui écrit justement que certaines personnes lui ont rapporté qu'il aimait des bergères. Le chevalier répond indigné : « Ce sont d'impertinentes gens qui ne savent pas à quel point je suis difficile pour tout ce qui n'est pas de bon air ! »

Mais il sait, en bon épicurien, remplacer les jeux de la galanterie par les plaisirs de la table. Doué d'un robuste appétit, comme tout hobereau poitevin il fait volontiers profession de gourmandise : « Je n'aime pas « moins je vous jure, écrit-il à un ami, vos moindres « billets que vos plus excellents muscats et ce n'est « pas peu dire si vous songez combien j'en mange « quand je me trouve chez vous à l'automne et que « nous disons tant de choses dans les sentiers ou dans « les allées de votre vigne ».

Ecoutons-le de même adresser à M. de Vieux Fourneaux cette invitation renouvelée d'Horace : « Madame « de Mizeré qui devait aller vous rendre visite à Niort « et me prendre en passant, est encore auprès de sa « tante qui ne peut ni mourir ni vivre et quand elle « sera de retour je prévois qu'elle voudra faire ven- « dange. Ainsi Monsieur je ne crois pas vous voir si « tôt à moins que vous ne veniez ici... Je vous pro- « mets que si vous venez Dimanche ou Lundi nous ne « ferons toute la semaine que nous promener et que « discourir de tout ce qui nous viendra dans l'esprit : « Si les pièces de bœuf salé de six mois ont je ne sais « quoi de plus haut goût que celles qui ne le sont « que de six jours, si les perdreaux l'emportent sur les

« jeunes cailles, si les truites sont toujours à préfé-
« rer aux carpes ; si les truffes en doivent beaucoup
« aux champignons et de combien les melons valent
« mieux que les pêches. Il me semble aussi que les
« muscats et les figues sont de quelque prix et quand
« ce ne serait que la diversité qui délasse, il faut bien
« se garder de les négliger. Nous joindrons l'expé-
« rience au raisonnement ; la saison le comporte ; et
« vous savez que je trouve tout cela sans sortir de
« mon petit domaine et du vin, Dieu merci, qui ne
« le cède en rien à celui du clos d'Avernet ni des Cé-
« lestins de Mantes ». — Et Méré continue cette étude gastronomique par un éloge du melon, fruit préféré d'Henri IV et de Malherbe : « Mais à propos de melons
« les Grecs et les Perses ne savaient ce que c'était.
« Je trouve aussi que cet excellent fruit n'était pas
« connu des Romains non plus que les ananas et les
« oranges de la Chine. Autrement quelle apparence
« que les plus délicats et les plus friands de ce temps-
« là eussent fait tant de cas des figues de Tuscule et
« qu'ils n'eussent rien dit du mérite de ces fins me-
« lons de Moissac s'ils en avaient mangé. N'eussent-ils
« pas admiré ce goût délicieux et cette odeur plus
« agréable encore que celle de l'ambre ? N'eussent-ils
« pas encore été surpris de l'avantage qu'il a sur tous
« les autres fruits qu'il s'accomode avec toutes sortes
« de viandes, qu'on en mange tout le long du repas
« et qu'il augmente la bonté des vins au lieu que les
« autres la diminuent. (Je parle de cette espèce de

« petits melons d'une peau lisse et mince qui nous sont « venus de Moissac et vous les cite parce que ce sont « là les plus nobles de tous n'en déplaise à ceux de « Provence, d'Italie et de Portugal ».

Saint-Amant et Saint-Evremond n'étaient pas plus fins gourmets. Madame de Lesdiguières connaissait déjà le goût du chevalier pour la bonne chère et le comblait de victuailles, et voici qu'une Dame lui envoie à Beaussais des oranges en cadeau : « Je ne me « souviens pas, lui écrit-il, d'avoir mangé des oranges « d'une si douce odeur et d'un si bon goût depuis les « premières qui vinrent de la Chine et vous nous en « avez envoyé si grande profusion qu'en vérité, Ma- « dame, vous n'en sauriez faire de plus magnifiques « présents quand vous seriez Reine de Portugal. « Cette abondance pourtant n'a pas empêché que ma « sœur et moi ne nous soyons grondés à qui en au- « rait le plus, quoique nous n'ayons jamais eu de dif- « férend pour nos autres partages. Il parait par là, « Madame, que vous savez si bien choisir ce que vous « donnez et que vous le présentez de si bonne grâce « que les moins intéressés le sont pour tout ce qui « vient de vous. »

Malgré ces régals passagers le chevalier souffre de son exil « Je crois, écrit-il à M. de La Mésangère, en comparant leurs deux retraites, que la mienne est plus austère que la vôtre, et que si je ne suis aussi dévot que vous, je suis du moins plus anachorète [(53)]. Je n'ai point de commerce qui ne soit à cent lieues

d'ici et je ne vois plus rien de mes amis et de mes amies que quelques-unes de leurs lettres ; comme je leur écris aussi afin de ne pas oublier que nous nous connaissons ».

Ecrire des lettres, telle est, en effet, sa distraction principale, de ces lettres que l'on se montre dans le Monde et qui y maintiennent son renom. Car sa suffisance ne fait que s'accroître. Il est convaincu que « M. Pascal, M. Miton, M. du Bois, M. de Roannez et beaucoup d'autres n'auraient jamais rien su » sans lui ! Mais la plupart de ces élèves furent ingrats. Miton lui-même semble l'oublier, et Méré gémit de son silence... « Car enfin après avoir longtemps souffert il arriverait que je me plaindrais au moins de votre négligence et peut être que je me plaindrais d'une manière que dans deux mille ans on vous en ferait encore des reproches ! »

Miton ne s'émeut point de ces menaces et répond simplement : « Je n'écris que fort rarement et c'est encore « avec une si grande négligence que je ne dois pas son- « ger à m'en faire de l'honneur ; Et il ajoute aimable- « ment : Adieu, revenez bientôt et croyez que les « Nymphes de vos bois ne valent pas celles qui sont « ici et qui vous souhaitent tous les jours ».

Une autre fois, Méré lui adresse ce billet charmant : « Je goûte ici beaucoup de repos et peu de joie et je « souhaite souvent pour m'égayer que, par quelque « aventure inopinée, l'aimable duchesse que vous sa- « vez vienne dans mes bois. Elle y serait à peu près

« reçue comme le fut la belle Erminie chez ce bon-
« homme qui vivait tranquillement au milieu du
« tumulte de la guerre. De sorte que ce n'est pas
« faute de loisirs si je ne vous écris de longues lettres.
« Mais les Armes du Roi font tant de bruit qu'on ne
« s'entretient plus d'autre chose : et si, de ma solitude
« où les jours s'écoulent loin du monde je vous allais
« parler des conquêtes de ce Prince, vous m'écouteriez
« comme on dit qu'Hannibal écouta ce maître d'école
« qui le voulait instruire du métier de général d'ar-
« mée. Je songe aussi que les lettres d'un style re-
« cherché me pourraient donner de la peine et que
« vous en auriez à me faire réponse...

« Je vous dirai dans une grande simplicité que ma
« demeure et les environs sont agréables, que je me
« porte bien, que rien ne m'incommode, que je dors
« cinq ou six heures de bon sommeil ; que je rêve, je
« lis, j'écris et que je me promène pour avoir de l'ap-
« pétit ; que j'ai d'excellent vin et les meilleurs fruits
« et les meilleures viandes qu'on puisse désirer. Mais
« je n'en abuse pas ; je veux dire que par une longue
« habitude ou par mon tempérament je m'attache trop
« à penser. Mandez-moi seulement si vous avez de la
« santé, si tout va bien chez vous, si le jeu est tou-
« jours languissant et ce que font nos amis et nos
« amies ».

Miton répond : « Je suis à peu près comme ces temps
« bas qui sont à la vérité sans orage et sans pluie mais
« où l'on ne voit point le soleil. Je fais quelques

« réflexions sur les sujets qui se présentent et je vous
« attends, pour les achever... Je suis bien aise que vos
« vins et vos fruits soient excellents mais, avec tout
« cela, je vous aimerais mieux dans la rue St Tho-
« mas du Louvre, où il n'y a ni vigne ni jardin. Vos
« amis et vos amies souhaitent passionnément votre
« retour, et nous en parlons souvent. Revenez donc
« le plus tôt que vous pourrez. »

Mais le chevalier ne fait plus à Paris que de rares séjours et doit se résigner à son existence rustique. Il savoure les charmes divers de chaque saison, mais chérit surtout le langoureux automne. Dans l'air vif des derniers beaux jours les feuilles se teintent de grenat, de pourpre, de cuivre et d'or. Elles viennent une à une joncher les gazons mouillés. Le Seigneur de Beaussais préside aux semailles et contemple extasié les tendres couleurs du ciel.

Je goûte les plaisirs de l'automne à la campagne, écrit-il à Miton : « Je rêve, je me promène et me re-
« pose le long des ruisseaux sous les ombrages verts
« et m'endors souvent sur les meilleurs livres des anciens. »

Bientôt les arbres se dépouillent. Le vent souffle en tempête de l'Ouest où les nuées s'accumulent et des pluies torrentielles s'abattent sur le pays. Beaussais ne sera plus durant de longs mois qu'un cloaque. Les roues des véhicules s'enlisent dans la boue gluante des avenues. On ne peut arriver au château qu'en brancard ou en litière et le chevalier ne reçoit plus guère de

visiteurs. Quand il lui faut, pour donner quelques ordres quitter sa demeure, on le voit, vêtu d'un gilet en peau de chevreau et d'un manteau de bure dont il relève le capulet, patauger dans le plus infect des bourbiers. Les serviteurs qui le viennent consulter sur des réparations urgentes ou des projets de culture le trouvent souvent assis dans la cuisine séchant à l'âtre ses bottes maculées. Sur les landiers les bûches grésillent, projetant d'étranges lueurs sur les buffets de chêne, les bassines de cuivre, et les jambons pendus aux solives.

« Comment vous pouvez-vous résoudre de passer l'hiver à la campagne et dans un temps que toute la Cour se rend à Paris ! » écrivait autrefois Méré à une Dame. Et voici que, tandis que la nécessité lui assigne à présent ce sort, il songe sans cesse à Paris dont il n'a des nouvelles que par quelques lettres et quelques numéros du *Mercure galant*, ce Paris hors duquel il est si dificile d'être honnête homme, car c'est « le lieu de la Cour, le pays des savants et de la politesse où l'on sait la langue. »

L'étude pourtant l'occupe. Il examine en son cabinet les harangues de Cicéron, compulse les ouvrages de Théophile, de Vaugelas, de Bernier, de Ménage, de Boileau, les *Essais* de Montaigne et les *Pensées* de Pascal... Il se persuade que « les gens qui n'ont pas le goût de l'honnêteté, après avoir vieilli dans le grand monde ne sont pas plus agréables que s'ils avaient passé leur vie en quelque petite ville ; que des jeunes gens bien nés

apprendraient mieux à vivre dans un désert auprès d'un honnête homme et d'une honnête femme que dans la plus fine Cour. » Son manuscrit de 1674 nous apprend qu'il prodiguait ainsi à un jouvenceau, qui était peut-être son fils naturel, des leçons de maintien et de belles-lettres, mettant au net, vers cette époque, des « notes sur l'éducation d'un enfant de qualité. » Et pour expérimenter une fois de plus sa méthode, il fait à ce garçon de longues lectures coupées de digressions, d'anecdotes, de conseils sur l'art de bien dire.

Ces travaux ne lui font point oublier ses triomphes passés. Il pense en particulier à Madame Scarron, dont il suit de loin la faveur grandissante. Il a su que, liée à Madame de Montespan, l'altière favorite rencontrée à l'hôtel d'Albret, la veuve du poète, a été chargée dès 1669 d'élever en secret les bâtards royaux. Depuis leur légitimation publique en 1673, Madame Scarron est presque admise à la Cour sur le pied d'une gouvernante des enfants de France. Le bruit des attentions que le Monarque lui prodigue, est parvenu jusqu'à son ancien Maître qui apprend sans trop de surprise au début de l'année 1675 que Louis XIV, désireux de lui prouver son estime, fait effectuer pour elle de grands travaux à Maintenon et lui donne le titre de Marquise.

Méré correspond alors avec René de Marillac, nouvel intendant du Poitou : « Je m'imagine Monsieur, lui dit-« il, qu'on ne vous écrit guère sans vous demander « quelque grâce et si je n'en avais comme les autres, « je vous assure que cela vous surprendrait. Il est vrai

« aussi que j'avais dessein de vous recommander mon « village. Mais je ne sais plus comment vous en parler « et quelle apparence après vous avoir allégué des « noms si illustres, de vous aller nommer des taudis et « des cabanes. Je songe pourtant qu'Aristide et Caton « voulaient mourir pour leur Patrie [54]. Ce sont d'assez « beaux noms et je crois qu'à l'exemple de ces grands « hommes je ferais bien d'être zélé pour ma paroisse. « Il y a plus de dix ans qu'elle n'a été recommandée et « cette négligence peut nuire bien fort aux habitants et « même au gentilhomme. »

Méré s'enhardit à donner des conseils à ce jeune intendant dont l'humeur lui apparait trop austère : « A « quoi bon, lui dit-il, être si sérieux et si farouche dans « un âge où les jeux et les amours ont si bonne grâce ? « En vérité pour être un galant homme et pour vous « rendre agréable à tout le monde, vous n'avez qu'à « vous adoucir et qu'à prendre un air plus humain. Le « bruit qui s'en répandrait partout siéerait beaucoup « mieux à votre naissance que la réputation d'un In« tendant grave et sévère. »

Pendant que le chevalier s'attribuait ainsi ce nouvel élève, Madame de Maintenon, honorée de la confiance du Roi, conduisait à Barèges le débile petit duc du Maine qu'on espérait y guérir de sa boiterie. A son retour des Pyrénées en septembre 1675, elle s'arrêta à Niort et à Mursay, puis repassa par Poitiers où Marillac la « régala » [55].

A ce moment Méré avait écrit à l'Intendant cette lettre

étonnante : « Je suis bien aise que vous ayez à gouverner trois ou quatre jours Madame de Maintenon. Mais « je la crains presque autant que je la souhaite. Elle « m'a fait passer de fâcheuses nuits et si je la revoyais « souvent cela pourrait encore arriver. J'ai été le premier à l'instruire et quand elle devrait rougir d'avoir « eu un si mauvais Maître, je n'ai pas peu contribué à « ces manières si délicates et à ces grâces si piquantes « que vous admirez en elle. J'espère de lui faire avouer « en votre présence qu'elle m'en est obligée et vous jugez bien Monsieur que ce ne sera pas tant par reproche que par vanité. »

Cette entrevue n'eut pas lieu sans doute. La Marquise aurait trouvé fort importune la compagnie de son professeur de bel air... Et lui, du fond de son manoir solitaire, se consolait de sa ruine en songeant à l'excellence de ses leçons et oubliait parfois sa décrépitude pour s'imaginer qu'il pourrait encore éprouver comme aux beaux temps de sa jeunesse, tous les transports de l'amour !

CHAPITRE VIII

La Vieillesse et la Mort.

Le chevalier a mis à profit sa longue retraite à Beaussais pour préparer de nouveaux ouvrages, en particulier les trois « Discours » qu'il publie en 1677 : *de l'Esprit, de la Conversation, des Agréments.*

Ce ne sont point à proprement parler des traités. Méré veut être considéré comme un amateur qui pour satisfaire certains amis note avec désinvolture quelques réflexions. Sachant que le monde « est plus choqué d'un soin trop visible que d'un peu de négligence », il dit librement « tout ce qui lui passe par l'imagination » sans s'astreindre aux règles qui conviennent aux Maîtres de profession (56).

Qu'il distingue le véritable esprit du faux esprit et de la sottise « cet aveuglement malin opiniâtre et

présomptueux », qu'il étudie la Conversation et les Agréments, il ramène tout à l'honnêteté, car c'est là « un sujet d'une si grande étendue qu'on pourrait s'en être entretenu sa vie entière qu'on n'aurait pas encore tout dit... » C'est « la quintessence de toutes les vertus! le comble et le couronnement de toutes les vertus! » « Quelque excellent qu'on soit dans un métier : général d'armée, avocat, poète, si l'on n'est honnête homme on est un sot. » « Le plus honnête homme du Monde, s'écrie Méré, je le tiens plus glorieux d'avoir un mérite si rare que s'il avait gagné plus de batailles que César et conquis plus de villes qu'Alexandre! » Mais cette honnêteté lui semble de plus en plus difficile à définir. « Tant d'excellentes qualités me passent devant les yeux que je ne sais comment m'expliquer et j'ai besoin qu'on m'aide et qu'on me devine pour me faire entendre... »

Il cherche toujours des exemples parmi les Héros de l'Antiquité : « Les avantages du cœur et de l'esprit sont au-dessus de tout. C'est ce qu'on doit nommer la véritable grandeur et qui que ce soit, à mon sens, n'a surpassé de ce côté-là Socrate et César. »

Tous deux ne sont point parfaits cependant : le premier était trop « philosophe à sa mode » le second employait des procédés de guerre barbares ; de plus, dans ses écrits, il aimait trop à décrire ses inventions d'ingénieur : les machines de guerre [57].

« J'ai dit, poursuit Méré, que je n'étais pas tout à « fait content de César et je le suis encore moins de « Scipion. Je trouve Scipion si formaliste et si tendu

« que je ne l'eusse pas cherché pour un homme de « bonne compagnie ». Il en est de même de Sénèque, « ce « moraliste rigoureux qui ne veut pas qu'on se lasse « de s'employer pour des ingrats ». En revanche Alcibiade fut un vrai honnête homme et « il y a de l'appa- « rence que ce fut un si beau talent qui fit aussi tant « valoir Ulysse entre les héros et les princes Grecs. Il « connaissait le Monde comme Homère en parle, mais « je crois qu'il n'avait que bien peu de lecture ». Alexandre enfin qui s'enivrait souvent n'était « ni honnête homme, ni galant homme, malgré les qualités qu'on admirait en lui ».

L'honnêteté est indépendante des modes et des coutumes. Cependant le chevalier, plus enclin aux préjugés qu'il ne le veut paraître, subit davantage la fascination des hautes sociétés mondaines dont il demeure éloigné. Rédigeant les lettres d'introduction d'une Assemblée idéale d'honnêtes gens, il en exclut Descartes [58], Pascal trop obstiné géomètre, Corneille, trop bourgeois. Il reçoit, au contraire, Théophile et Goibaud du Bois. Mais il ouvre surtout l'accès de ce cénacle immortel à toutes les Dames qui le protégèrent : Mme de Lesdiguières, Mme de Longueville et la Maréchale de Clérembault, « moins aimable que les autres parce qu'elle est savante, mais qui sait mieux que personne le blason et la généalogie, ce qui marque la capacité ».

Ces belles amies retrouveront dans ce Temple du Goût la Reine d'Egypte et la radieuse Hélène [59]. Elles

pourront y disserter avec la plupart des poètes et philosophes antiques : Pythagore, Platon, Homère, Epicure, Térence, Virgile, Pétrone... et voici que l'on voit apparaître, dans la foule hétéroclite et fastueuse de ces modèles d'urbanité, un nouveau venu qui éclipse par ses agréments tous les autres et se trouve être... ô surprise... ! Notre-Seigneur Jésus Christ !

Car Méré s'est converti tout de bon « épurant dans sa solitude des sentiments qui lui avaient attiré l'estime et la louange des hommes, mais qui l'éloignaient encore de Dieu », et subissant aussi l'influence de ses parents de Sepvret. En 1676, il a été choisi comme parrain d'un enfant de Charles Yongues, et la mère de son filleul, cette Charlotte qu'il a d'abord tant méprisée, provoque maintenant son estime par sa piété sincère. Cette jeune femme l'entoure d'aimables prévenances et sait incliner sa pensée aux réflexions religieuses. Le Châtelain de Beaussais va chaque jour entendre la Messe dans la petite Eglise du village qui cache son clocher roman derrière un clos de marronniers. On le voit, au premier banc, prier avec ferveur devant l'autel doré paré de fleurs champêtres. Il participe aux pélerinages et fait par son observation minutieuse des rites l'édification de ses vassaux.

« Dans sa vieillesse, nous dit l'abbé Nadal, le Che- « valier ne regardait plus le Monde qu'en philosophe « chrétien ». Mais comme son christianisme s'amalgamait étrangement avec ses goûts d'épicurien !

« Ceux qui sont persuadés, dit-il dans le *Discours des*
« *Agréments* que le soin de plaire s'accommode mal avec
« la dévotion ne se souviennent pas d'un grand Saint
« qui dit lui-même que tout le monde le trouve agréa-
« ble, n'approuve rien sans la bienséance et c'est ce
« qu'il recommande le plus pressamment. Il me sem-
« ble aussi que le plus parfait modèle et celui que
« nous devons le plus imiter aimait tout ce qui se
« faisait de bonne grâce comme ces excellents parfums
« qui furent répandus sur lui ; et peut-on rien ima-
« giner de plus agréable que ses moindres discours
« et ses moindres actions ?(60)

« On peut encore observer qu'il aimait tant la bien-
« séance qu'il en donnait des instructions. Si l'on vous
« appelle à un festin, gardez-vous bien, disait le Sei-
« gneur, d'y prendre la première place de peur que le
« Maître en arrivant ne vous la demande pour un
« autre car vous en seriez honteux. Mettez-vous plutôt
« dans la dernière afin qu'il vous fasse monter plus
« haut et ce vous sera de l'honneur.

« Les plus grands défauts des mauvaises choses
« c'est qu'elles sont désagréables. Je crois même que
« c'est un péché de déplaire quand on s'en peut
« empêcher quoiqu'on ne fasse pas d'autre mal ; et le
« scandale que le Sauveur défend sous des peines
« si rigoureuses qu'a-t-il de mauvais que de déplaire
« ou d'apporter de l'ennui ? Il ne faut pas douter que
« celui qui pourrait ne pas être désagréable et qui
« demeure comme il est, ne commette un grand péché

« de paresse, quand ce ne serait qu'il rend bien difficile « à son égard un des principaux commandements « d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Car il « me semble qu'il est presque impossible d'aimer « ce qui déplait. Le sentiment l'emporte sur la raison « et le devoir n'en est pas le maître.

« Quand je pense que le Seigneur aime celui-ci et « qu'il hait celui-là sans qu'on sache pourquoi, je n'en « trouve point d'autre raison qu'un fonds d'agréments « qu'il voit dans l'un et qu'il ne trouve pas dans l'autre « et je suis persuadé que le meilleur moyen et peut- « être le seul pour se sauver c'est de lui plaire.

« Enfin qui me demanderait une marque infaillible « pour connaître le bien et le mal, je n'en pourrais « chercher une plus forte et moins trompeuse que la « décence et l'indécence car ce qui sied bien est bon « et ce qui sied mal est mauvais, de sorte que plus « tout ce qu'on fait approche de l'un ou de l'autre, plus « on y voit de vertu ou de vice... »

Ces dissertations saugrenues ne sauraient intéresser personne au temps de *Phèdre,* des *Fables* de La Fontaine et de la *Princesse de Clèves*... Les grâces laborieuses de Méré sentent la province [61]. On est excédé d'entendre ce vieux beau dénigrer Voiture ; et Mme de Sévigné, dont les lettres alertes font les délices de la société nouvelle, écrit, le 24 Novembre 1679, à Mme de Grignan : « Corbinelli abandonne le chevalier de Méré et son chien de style et la critique qu'il fait en collet-monté d'un esprit hardi et charmant

comme Voiture. Tant pis pour ceux qui ne l'entendent pas ! »

D'ailleurs, malgré son aversion pour Voiture, Méré lui emprunte souvent dans ses écrits des tournures piquantes. Il adapte aussi à son usage des phrases entières de Balzac, de Mme de Rambouillet. de Pellisson, de Faret, de Mlle de Scudéry et, même, de son frère Jozias, si bien qu'on peut se demander avec M. Boudhors s'il n'est pas le « Ménippe » de La Bruyère. « Ménippe est l'oiseau paré de divers plumages qui « ne sont pas à lui, il ne parle pas, il ne sent pas ; il « répète des sentiments et des discours, se sert même « si naturellement de l'esprit des autres qu'il est le « premier trompé et croit souvent dire son goût ou « expliquer sa pensée lorsqu'il n'est que l'écho de « quelqu'un qu'il vient de quitter... Sa vanité l'a fait « honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a « fait devenir ce qu'il n'était pas [62] ».

Les productions de cet original qui fut à la mode sous Louis XIII passent donc bien inaperçues dans ces années du règne de Louis-le-Grand si glorieuses..., mais assombries pourtant par l'affaire des poisons. Mme de Montespan, dont les caprices lassent le Roi, se trouve compromise dans ce drame effroyable, et, vers la fin de 1679. Mme de Maintenon est promue deuxième Dame d'atours de la Dauphine.

Méré a toujours les yeux fixés sur celle qui par sa grâce discrète a conquis le cœur du Prince. C'est à elle qu'il destinait, en 1677, les allusions louangeuses

de son *Discours des Agréments.* « Je ne l'ai guère vue « que dans sa beauté naissante et dès lors il me sem- « blait qu'elle jetait des éclats bien vifs et qu'il en « brillait de si hauts qu'il n'y avait point de lieu pour « élevé qu'il fut ni dans une région si tranquille qui « n'en fut menacé et n'eut sujet de les craindre. Depuis, « à en juger par le succès et par le bruit qui s'en est « répandu dans le Monde je crois, comme vous, que « tout ce qu'on remarque en elle n'est fait que pour « la rendre aimable. »

Quelques années plus tard, vers 1680, le chevalier osait écrire directement à la Marquise une longue lettre :

« Madame, lui disait-il, en quelque lieu que je sois « je ne fais rien avec tant de plaisir que de parler de « vous et je ne sais si c'est par estime ou par incli- « nation ou même par intérêt que je vous mets au- « dessus de toutes les autres. Si cela vous paraît peu « vraisemblable à cause que vous m'avez extrêmement « négligé, je vous apprends qu'entre vos merveilleuses « qualités qui font tant de bruit vous en avez une que « je regarde comme un enchantement : c'est que les « gens de bon goût qui vous ont bien connue ne vous « sauraient quitter de quelque adresse que vous usiez « pour vous en défaire et j'en suis un fidèle témoin. »

Méré semble ensuite proposer à celle qui sera demain la femme du Roi de devenir sa propre épouse : « Ne dirait-on point que je vous veux disposer à rece- voir les services d'un galant homme. Mais je n'en

sache point de si digne de vous que moi et je sens bien que si la fantaisie de me prendre vous était venue je me laisserais vaincre et je vous aimerais toujours. »

Ce n'est là sans doute qu'un maladroit badinage car le vrai but de cette lettre est de recommander à la protection de Mme de Maintenon un honnête homme dans la gêne : M. de Vieux Fourneaux. Le Chevalier cependant parle encore en Maître (63) reprochant à la puissante favorite son excessive sagesse et son indifférence à l'égard des gens de mérite peu fortunés ; et il ne craint pas de rappeler d'un ton péremptoire ses anciens services.

« Si l'on ne vous regardait aujourd'hui comme une Dame parfaitement accomplie il ne s'en faudrait prendre qu'à moi si ce n'était peut-être que la Cour vous eût gâtée. »

Eut-il raison de tenir ce langage ? Qui sait ? Son élève ne chercha-t-elle pas, comme lui, à gagner les faveurs du Monde : « Je voulais, avouera-t-elle, faire un beau personnage et avoir l'approbation des honnêtes gens, c'était là mon idole. Je me contraignais beaucoup pour cela ; mais cela ne me coûtait rien pourvu que j'eusse une belle réputation. »

Cet art de ne point se livrer et de profiter de toutes les conjonctures, n'est-ce pas un peu à Méré qu'elle le doit ? à Méré qui écrivait : « Il faut être maître de sa parole, du ton de sa voix, de son geste et de toutes choses », et qui disait de Mme Scarron : « Je lui avais donné la connaissance d'une femme où il y avait bien à prendre

et à piller. Elle avait un grand fond de grâces. Elle était *aussi bonne comédienne* que ce Roscius dont parle Cicéron. [64]

Nous ne saurons sans doute jamais quelle fut dans sa prodigieuse existence la part de l'intrigue et celle du Destin. Sans croire certes avec Saint-Simon qu'elle déploya des manœuvres quasi-diaboliques pour se hisser jusqu'aux marches du trône, il est permis de penser qu'elle essaya toujours d'être habile. « Ce pouvoir de *s'adapter* qui fut, dit très justement M. Paul Bourget, la faculté maîtresse de Mme de Maintenon, suppose une exacte et minutieuse analyse de toutes les opportunités. Cela ne va pas sans un peu de ruse et beaucoup de diplomatie. » Sans son premier professeur la petite « Bignette » n'aurait pas acquis peut-être ce charme insinuant qui séduisit plus tard le Monarque blasé...

Autour de ce fâcheux témoin de son passé le vide se faisait chaque jour davantage ; il avait tour à tour perdu Mmes de La Bazinière, de Sablé, de Longueville et M. de La Rochefoucaud. Un voile de tritesse et d'ennui s'étendait sur le Royaume. Courbé sous la férule dévote de Mme de Maintenon, Louis XIV, vieilli, commençait à songer qu'il pourrait mourir... « Il s'était toujours flatté, dira plaisamment Saint-Simon, de faire pénitence sur le dos d'autrui et se repaissait de la faire sur celui des huguenots et des jansénistes ». Son entourage immédiat l'y incitait. « Le Roi, écrivait la Marquise, pense sérieusement à son salut et à celui de

ses sujets ; si Dieu nous le conserve, il n'y aura plus qu'une religion dans son royaume. »

L'intendant Marillac n'ignorait point les dispositions du Monarque. Après avoir parcouru la province en arrachant par promesses ou menaces nombre d'abjurations, il avait, le 18 mars 1681, obtenu de Louvois l'autorisation de loger, chez les religionnaires de sa généralité, un régiment de dragons dans le but de provoquer des conversions en masse. Et bientôt on vit se répandre, aux alentours de Beaussais, des groupes de cavaliers bottés jusqu'à la cuisse, sanglés dans l'habit bleu à parements rouges qui, dressés sur des roussins nerveux couverts de sueur et de boue, braillaient des refrains obscènes et des menaces de mort.

La soldatesque, ainsi déchaînée contre les calvinistes, se porta aussitôt à toutes sortes de violences : Un paysan de Bagnault fut exposé près d'un bûcher ; un nommé Hypeau, fermier de M. de La Bessière, fut livré à des molosses. A Melle, un sieur Odée faillit être brûlé vif avec quelques autres habitants. Un réformé de Saint-Thibault, attaché à une poutre, manqua trépasser. Et, pendant qu'à Niort, sur l'ordre des autorités, les agents conduisaient à coups de bâton les huguenots à la Messe, les soldats répandus dans le pays pillaient les maisons de ceux qui refusaient d'abjurer. En vain les Eglises opprimées faisaient-elles entendre leurs doléances, en vain Lestortière et le Marquis de Venours avaient-ils remis à Louvois une requête contre l'intendant, la persécution continuait et beaucoup

de protestants quittaient le Royaume. Emue de cet exode, la Cour, dès les premiers jours de décembre, fit retirer les troupes, puis révoqua Marillac pour excès de zèle.

Méré avait assisté sans trop d'émoi à ces premières dragonnades. Certes, une telle contrainte en matière de conscience lui répugnait. Plusieurs de ses amis étaient huguenots ; mais il déplorait leurs erreurs et ne s'étonnait pas que l'Etat voulut réduire ces factieux.

A Sepvret, François Yongues est mort le 9 mars 1681, et le demi-frère du chevalier, Charles Yongues, lui a succédé. Méré vit de plus en plus dans l'intimité de cette famille. Sa dévotion s'accroît. Il trouve en Dieu l'apaisement de son âme et l'on rencontre parfois dans ses notes des maximes de résignation chrétienne : « Renonçons à la douceur de la vengeance et pardonnons d'un visage riant et d'un cœur sincère. » Et ailleurs : « N'essayons pas seulement de nous consoler de nos malheurs, cherchons encore des raisons pour nous persuader que nous en tirons quelque avantage. »

Il déclare autre part « que l'honnêteté n'est pas « inutile au salut et qu'elle y contribue extrême- « ment; mais la dévotion en est la principale cause. « Je ne voudrais pourtant pas, ajoute-il, que dans la « vie ordinaire on fit le dévôt de profession. Le Sau- « veur nous ordonne de cacher nos bonnes œuvres. « surtout je n'approuve pas que les personnes du

« Monde se mêlent de catéchiser ; cela leur sied mal. « J'en avertis principalement les Dames de la Cour « les plus zélées. » [65]

Et, vers la même époque, il rapporte, en les approuvant, les paroles que lui aurait adressées M. de la Rochefoucauld : « La véritable vertu se confie en « elle-même. Elle se montre sans artifice et d'un air « simple et naturel comme celle de Socrate. Mais les « faux honnêtes gens aussi bien que les faux dévôts « ne cherchent que l'apparence, et je crois que, dans « la morale, Sénèque était un hypocrite et qu'Epicure « était un saint. Je ne vois rien de si beau que la no- « blesse du cœur et la hauteur de l'esprit. C'est de là « que procède la parfaite honnêteté que je mets au- « dessus de tout et qui me semble à préférer pour « l'heur de la vie à la possession d'un Royaume. » [66]

Enfin, pour compléter par des exemples mémorables ses précédents traités, il se décide, en 1682, à publier les Lettres qui lui valurent dans le Grand Monde tant de témoignages d'admiration ; en y joignant quelques billets de ses meilleurs élèves : Mme de La Bazinière, la Duchesse de Lesdiguières et Miton.

Mais bientôt, indifférent aux gloires et aux misères du temps le chevalier ne songe plus qu'à plaire au divin Maître. Perclus et débile, il ne peut marcher qu'appuyé sur deux cannes d'ébène apportés jadis des Iles. Les serviteurs accueillent par des haussements d'épaule les observations de ce vieillard solennel. Les

voisins le délaissent. Charlotte Yongues vient cependant souvent l'entretenir des espérances éternelles.

Durant l'hiver de 1683-84, il ne quitte guère sa chambre. Cloué sur un fauteuil de tapisserie, les mains crispées au bois du meuble, les jambes étendues devant le foyer, il contemple dans une vague torpeur le trumeau de la cheminée où debout sur une rive inconnue un brun adolescent regarde s'éloigner sur des flots d'or une galère pavoisée. N'est-ce point là le symbole de ses aventures anciennes et de ses illusions perdues...

Pendant qu'un dernier printemps entoure la maison d'un rideau de verdure odorante, il sent s'alourdir ses membres et s'obscurcir sa pensée. Apprend-il alors que sa plus illustre élève vient d'être unie par l'Eglise au plus grand Prince de l'Univers ?... Elle fut son chef-d'œuvre et le Sauveur lui saura gré de l'avoir rendue digne du trône de Louis...

Mais les bourrasques de l'automne dénudent déjà les futaies. Méré, le chapelet aux doigts, s'absorbe dans de confuses litanies. Ses traits s'altèrent ; ses lèvres violacées ne laissent plus échapper que des monosyllabes. Aux premières gelées, il doit s'aliter et sa tête parcheminée prend sur l'oreiller des pâleurs de cire.

Sa belle-sœur qui voit approcher le moment suprême s'est établie au logis. Elle fait mander le prieur Devallée. Le Seigneur de Beaussais reçoit avec sérénité les secours de la Religion et, le 29 décembre, à huit heures du soir, par une nuit froide où le vent hurle dans les ramures du parc, il s'éteint doucement

auprès de Charlotte prosternée et du prêtre qui bénit...

Le convoi mortuaire quitta le château le lendemain et traversa les champs pailletés de givre. La Dame de Sepvret, légataire universelle du défunt, quelques gentilshommes, des paysans et des domestiques suivirent le cercueil que l'on conduisit à bras d'homme jusqu'à l'Eglise proche dont les cloches tintaient, tristes, dans l'air tranquille.

Après l'office, célébré par le chapelain du domaine, le corps fut enseveli devant le grand autel [67]. Puis chacun retourna l'âme insouciante à ses plaisirs ou à ses travaux.

Oublié du Monde, le subtil professeur de galanterie qui avait affiné les séductions de tant de coquettes adulées, reposait dans la paix de l'obscur sanctuaire rustique; et, seule, s'agenouillait parfois sur sa tombe l'humble femme, laide et bonne, que, dans sa touchante miséricorde, Dieu avait choisie pour ouvrir au pêcheur les portes du ciel.

CHAPITRE IX

Conclusion.

« C'était un homme de beaucoup d'esprit qui avait fait des livres qui ne lui faisaient pas beaucoup d'honneur ». Telle fut l'oraison funèbre de Méré dans le Journal de Dangeau.

Ses œuvres posthumes, publiées en 1700 par l'abbé Nadal, n'ajoutèrent rien à sa renommée et la postérité lui fut trop sévère, car il y a souvent dans ses écrits infiniment de délicatesse, d'intelligence et de goût...

Mais son génie avait des limites. La galanterie, le jeu, la bonne chère, les beaux livres et les nobles spectacles bornaient à peu près ses désirs. Son âme frivole ne s'inquiéta guère des plus redoutables problèmes. Dieu lui-même lui apparut comme un aimable Seigneur fait à l'image du Monde.

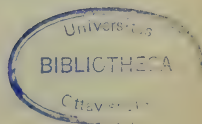
Tout occupé de menues bienséances il ne put même pas s'adapter au changement des mœurs étant, comme l'a dit excellemment Sainte-Beuve, « un de ces esprits distingués d'abord, fins et déliés, mais qui se figent vite et ne se renouvellent pas ».

Les louanges de Balzac et des ruelles célèbres l'avaient de bonne heure grisé. Il se crut philosophe, apte à tout comprendre, à tout enseigner, de là ses faiblesses ; car il lui arriva de perdre la grâce en forçant son talent.

Mais qu'il demeure séduisant, en dépit de quelques ridicules et de quelques manies, cet épicurien qui voulait que « tout soit agréable et commode » mais se passait des « choses de montre qui ne sont bonnes qu'à jeter de la poudre aux yeux ».

Remercions-le d'avoir consacré les loisirs de sa triste vieillesse à nous laisser les règles de cette exquise politesse dont il avait « créé le modèle ». Et sachons mieux honorer la mémoire de cet honnête homme qui fut dès l'aurore du grand siècle, par son souci de la mesure et son amour de la beauté, un habile et patient ouvrier de la suprématie française [68].

NOTES



NOTES

1. — On l'a longtemps confondu avec Georges Brossin, chevalier de Méré (Méré-le-Gaultier, dans la Vienne), qui, né seulement en 1630, devint enseigne des gardes de Mazarin. D'après le comte de Brémond d'Ars, Antoine Gombaud serait entré dès l'âge de 16 ans dans l'ordre de Malte.

Nous ne connaissons pas de portrait de Méré, car on ne peut guère qualifier ainsi une gravure placée en frontispice du second tome des Œuvres du chevalier dans les éditions d'Amsterdam de 1692 (P. Mortier) et 1712 (P. Brunel). L'auteur est représenté debout dans son cabinet d'étude. C'est un homme d'âge mûr, corpulent et placide.

Les principaux documents biographiques sont :

1° Ses lettres réunies et publiées en 1682. Mais le nom du correspondant n'est pas toujours indiqué. Aucune de ces missives n'est datée et elles sont dans un inextricable désordre chronologique. Beaucoup contiennent des allusions mystérieuses. Il apparaît même que plusieurs ne sont que

des exercices de style, ou tout au moins n'ont pas dû parvenir telles quelles à leur adresse. Elles auraient été composées après coup, dans un but tendancieux ou d'après des souvenirs infidèles.

2° Quelques actes (contenus notamment dans le dossier des minutes de Me Palastre, notaire à Gascougnolles, en 1650-1680. Archives des Deux-Sèvres).

3° Un manuscrit de notes abrégées et très confuses (rédigé à Beaussais vers 1674, et conservé à la bibliothèque Mazarine dans les cartons du legs Fougère ms. 4.556, 3e liasse), document signalé pour la première fois par M. Brunschvicg dans son édition des Œuvres de Pascal (« Collection des Grands Ecrivains ». Hachette. 1908. t. 3, page 105 et suiv.)

2. — Il n'en subsiste qu'une vieille tour ruinée. Benoit Gombaud habita son fief de Méré qui passa plus tard, (on ne sait quand ni comment), aux Arnault de Bouex. V. *La Charente communale*, illustrée par Alcide Gaugière, et les Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis (1879).

3. — Fille de Paul de Maillé de la Tour-Landry parent de la femme du Grand Condé.

4. — L'abbé Nadal, éditeur de ses Œuvres posthumes (1700) le certifie dans sa préface.

5. — Archives des Deux Sèvres Minutes de St Maixent (f° 110. et f° 187). Le chevalier de Méré signalé dans la Gazette du 28 août 1664 pour sa belle conduite à la prise de Gigeri

en Barbarie, ne doit pas être notre Méré qui avait alors près de 60 ans.

6. — Les châteaux de La Rochefoucauld et de Verteuil étaient proches des manoirs de Méré et de Beaussais. Déjà, le 7 octobre 1653, le seigneur de La Rochefoucauld avait eu pour défenseur dans un procès Jean Gombaud écuyer seigneur de Méré, appelé comme ami et voisin (Archives historiques 1879). Le chevalier rappellera dans son manuscrit que M. de La Rochefoucauld proclamait qu'il était « le plus accompli jeune homme de France ».

7. — L'*honnête homme* ou l'*Art de plaire à la Cour*, par Nicolas Faret, eut 11 éditions allant de 1630 à 1681. Méré dut aussi connaitre le *Traité de la Cour* D'Eustache du Refuge (1616). Le fameux ouvrage de Balthazar Castiglione sur le *Courtisan*, publié à Venise, remonte à 1528.

8. — En janvier 1629 Richelieu aurait refusé de le prendre à son service parce qu'il était trop jeune (manuscrit 4.556. p. 120. V. également Lettre LXXXV à M^r de.... et Œuvres posthumes p. 166 et s.)

9 — Ce fut la grande passion du siècle. Voiture par exemple jouait avec tant d'ardeur qu'il fallait qu'il changeât de chemise toutes les fois qu'il sortait du jeu (Tallemant).

10. — V. surtout à ce sujet : Revillout : *Antoine Gombaud chevalier de Méré. Sa famille et ses amis illustres.* Académie des sciences et lettres de Montpellier 1887 tome VIII.

11. — Mlle de Scudéry l'a dépeint ainsi sous le nom de

Callicrate : « Son âme n'était que vanité.. il avait une chose dangereuse pour un amant c'est qu'il n'aimait pas moins à faire croire qu'il était aimé qu'à l'être ». On sait d'ailleurs que les rapports de Voiture et de Balzac ne tardèrent pas à s'aigrir.

12. — Lettre de Balzac à Chapelain du 26 février 1646.

13. — V. de même.. *Œuvres posthumes*. 2e discours sur la *Vraie honnêteté*.

14. — V. par ex. lettre 4 à Mme de Lesdiguières.

15. — Saint-Evremond. *Sur les Plaisirs; A Mlle de Lenclos* (Œuvres, 1705 II p. 39.)

16. — Bibliothèque historique et critique du Poitou, tome V. p. 244 et ss.

17. — Le chevalier dans ses lettres, témoigne à Mme de La Bazinière une amicale soumission. Certaines font cependant allusion à des brouilles passagères. « Eh bien Madame je vous rends mille grâces de vos médisances puisque vous voulez que je vous en sois obligé ; mais je crains bien que cette bonne foi que vous me promettez ne soit une perfidie. Vous m'avez souvent joué de ces tours là. »

18. — Tallemant art. : « Ninon »

19. — *Discours des agréments.*

20. — Manuscrit pages 69 et 81

21. — Méré dit ailleurs : « Une Dame d'importance et

fort aimable était brouillée auprès de la Reine. Un grand Seigneur qui vint voir cette Dame lui demanda si elle s'était justifiée ; ce qui me semble bien dur et peu civil ; il devait dire :« si elle s'était *éclaircie*» avec la Reine (Œuvres posthumes. Discours 4 : *De la délicatesse dans les choses et dans l'expression)*

22 — Il a dit lui même ;« je suis persuadé qu'en beaucoup d'occasions il n'est pas inutile de regarder ce qu'on fait comme une comédie et de s'imaginer qu'on joue un personnage de théâtre. »

23. — *Les plus belles lettres françaises sur toutes sortes de sujets tirées des meilleurs auteurs,* avec notes, par P. Richelet. Paris. Michel Brun. 2e éd. 1698.

24. — Dreux du Radier (*loc. cit.*)

25. — *Le chevalier de Méré, ou de l'honnête homme au XVIIe siècle,* Portraits littéraires. Garnier tome 3.

26. — Saint-Simon semble, contrairement à Méré, placer l'homme de bien fort au dessus de l'honnête homme quand il déclare au sujet de Racine qu'il avait tout de l'honnête homme, de l'homme modeste et sur la fin de l'homme de bien.

De même la conception de La Bruyère n'est pas celle du chevalier : « L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands chemins et qui ne tue personne, dont les vices enfin ne sont pas scandaleux.. On connait assez qu'un homme de bien est honnête homme mais il est plaisant de

s'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien (*des Jugements*).

27. — Manuscrit. pages 104. 121. 122. Cité par Ch. H. Boudhors : *Pascal et Méré, à propos d'un manuscrit inédit.* Revue d'histoire littéraire de la France janvier-mars et avril juin 1913.

28. — V. *Françoise d'Aubigné*, étude critique, Niort 1899, édition du Mercure poitevin. — *Une famille poitevine d'écrivains illustres*, par Henri Gelin. Niort, Clouzot, 1905.

M. Paul Morillot (*Scarron et le genre burlesque* — Picard). a pensé que le chevalier de Méré aurait rencontré pour la première fois Françoise aux Antilles. Cela paraît fort peu probable.

M. Boudhors (*loc. cit*) rapprochant les dates de la présence certaine de Méré en France et de l'absence des d'Aubigné remarque que le chevalier n'aurait eu que 4 mois à peine pour aller à la Martinique et en revenir aussitôt ? Quelle raison expliquerait un si rapide voyage ? Une expédition militaire ? mais il n'y en a point de trace et Méré avait dû quitter depuis longtemps le service. — M. Boudhors insinue qu'il était peut-être l'amant de Mme d'Aubigné et le père de Françoise. Rien ne permet de le supposer.

29. — Voir manuscrit. p. 102 où il dit, parlant de Mme Scarron : « Bonnes marques en une femme : le front avancé. — Mauvaises marques : les épaules larges et la gorge plate. Longuet de Gergy raconte cependant dans ses *Mémoires* « Un jour d'été.. où la chaleur avait obligé tout le monde à se

débarrasser de ses coiffes et de ses mantilles, les dames remarquèrent que M[me] Scarron avait la gorge très bien faite, et elles furent surprises qu'une jeune femme prit tant de soin de la cacher ».

30, — Christine de Suède à son premier voyage en France (1654).

31. — V. la substantielle étude de Marie de Roux : *Pascal en Poitou et les Poitevins dans les Provinciales*. Champion, 1919, p. 20 et s. (Roannez succèdait à La Rochefoucauld qui avait été gouverneur du Poitou de 1646 à 1651).

32. — Pascal n'avait que 29 ans ; mais il a pu paraître plus vieux au chevalier en raison de sa maladie et du peu de soin qu'il prenait de sa personne.

33. — Méré admirait Montaigne. Dreux du Radier s'en étonne et fait ce parallèle : « On ne saurait trouver plus d'opposition qu'il y a entre le chevalier de Méré et Montaigne. L'un ne pense qu'à se faire admirer, l'autre n'est occupé qu'à se faire entendre. Le premier charge tous ses portraits de draperies le second leur épargne la gaze la plus légère. Montaigne présente souvent autant de pensées que de mots, Méré ne présente bien souvent que des mots. »

34. — M. Julien Benda, dans *Belphégor*, essai sur l'esthétique de la présente société française (Emile Paul 1919) remarque de même : « Cette aversion de l'esprit de système a toujours fait partie plus ou moins expréssement du credo des mondaines (rappelons-nous le chevalier de Méré) ; elle est

une forme de leur horreur pour la virilité de l'esprit. Bien entendu ils ne considèrent jamais l'esprit de système qu'en ses échecs et l'esprit de finesse qu'en ses réussites. »

35. — V. notamment *Pensées* 31, 32, 35, 36 etc.. M. Boudhors (*loc-cit*) prétend que Méré aurait le plus souvent au contraire maladroitement imité Pascal.

36. — Tristan l'Hermite : *Ode à M. Conrart sur sa dernière maladie* (1654)

37. — Jean Racine : *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal.*

38. — Tallemant, art. « Balzac ».

39. — Elle n'avait alors que 32 ans. C'était, au dire de Madame de Sévigné une insupportable pédante. Dépourvue de beauté, elle avait peut-être un certain charme, grâce à la blancheur mate de son teint de brune.

40. — Œuvres posthumes *(Dissertation sur la tragédie)*

41. — V. par exemple lettre 124 à Mme la Maréchal X... qui est un bien amusant spécimen de faux goût. Dans sa bibliographie poitevine (1908) M. de La Bouralière signale l'ouvrage suivant : *les Aventures de Renaud et d'Armide* par M. L. C. D. M. Paris Thierry ou Barbin 1678 in. 76

42. — Hypothèse de M. Boudhors (*loc. cit.*) D'après Brossette, Boileau aurait entendu viser son cousin M. de B.. gentilhomme de Châlons.

43. — V. manuscrit. page 128. Parlant de l'épitre 5 de

Boileau, qu'il envoie à Guilleragues le chevalier déclare : « Il eut mieux fait de continuer à faire des satires qu'à faire l'honnête homme ; il sera au-dessous des autres. »

44. — Manuscrit. 4.333 n. acq. fr. f° 54 cité par Boudhors.

45. — V. sa curieuse lettre à Colbert du Terron, intendant de la Marine. V. également lettre 11 à M[me] de Marillac. Des créanciers l'ont empêché d'aller rendre visite à cette dame à Poitiers. Il s'en excuse en disant : « J'aime mieux que vous me croyez mal dans mes affaires que malhonnête homme. »

46. — Anne mourut en 1676.

47. — V. Mémoire statistique sur l'élection de Saint-Maixent dressé en 1698 par Samuel Levesque, publié par Alfred Richard archiviste de la Vienne. p. 40 : « La veuve du sieur Yongues, chevalier, seigneur de Sepvret, est dame de la paroisse (de Beaussais) ; et elle y a un chateau, où elle demeure, de trois mille livres de rente. »

48. — Les archives de la Vienne contiennent un aveu et dénombrement rendu au Roi par Antoine Gombaud le 22 mai 1684 (c. 442) et un hommage du 3 septembre 1683. c. 442

49. — *La maison des Jeux*, édition de 1642. p. 119.

50. — Bien qu'il critiquât « l'exacte recherche de Balzac et le long travail de Voiture », Méré usait des mêmes procédés ; « Il rève deux heures le jour, affirme le chanoine

Bridieu, écrit toutes ses pensées, relit ses mémoires et est un mois à faire une lettre. (ms. 4.333).

51. — On peut citer encore Prioleau, pasteur à Exoudun, Urbain Chevreau, Filleau de La Chaise, Mme de Saint-Loup etc.. Méré dans son manuscrit, se montre fort méprisant pour la plupart de ses voisins, Guilleragues, « en cent ans ne dirait pas une chose de sens (p. 55), d'Orfeuilles « s'il y a une sottise à dire ne manque pas de la dire (page 82). etc..

52. — ms. p. 28 et 32.

53. — M. de La Mésangère était huguenot.

54. — Cependant dans une lettre critiquée justement par Dreux du Radier, Méré estimant que l'honnête homme est citoyen du monde trouve que l'attachement que Scipion et Caton montrèrent aux lois de la République était la marque d'un esprit mal fait. « je vous conseille leur dit-il de vous désabuser de votre Patrie. » (lettre 56 à Balzac).

55. — Lettre de Mme de Maintenon à M. d'Aubigné du 28 septembre 1675.

56. — Ste Beuve a raison de dire « qu'on ne saurait trop se figurer avant de l'avoir lu ce qui se rencontre parfois chez le chevalier de délicat comme observation et comme langue » Malheureusement il se répète souvent. « Il n'est varié que dans ses mots dit Dreux du Radier... On peut comparer les ouvrages du Chevalier de Méré à ces paysages où les mêmes figures répétées ne diffèrent que dans l'attitude ; de vieilles

ruines, un torrent, des troupeaux, un berger sous un hêtre, en font toujours l'ensemble. »

57. — Méré dit même « Il me semble que si j'avais été auprès de lui quand il s'occupait de son histoire elle en serait plus noble et plus agréable (*De la Vraie honnêteté*. « Œuvres posthumes »).

58. — V. ms. où parlant des disciples de Descartes : « Desbarreaux, Touchelay, Piquot étaient ivres tous les soirs, en Hollande. Despréaux est encore un de ses écoliers. C'est un maître de roquets. »

59. — Je m'imagine dit Méré que ce qu'ils (les Troyens) estimaient en elle de plus haut prix était l'adresse qu'elle avait de plaire et de se faire aimer par ses entretiens (Œuvres posthumes).

60. — Ceci fait songer à la comtesse de la Suze qui, dans les derniers jours de sa vie devint amoureuse de Jésus-Christ. « Elle se le figura comme un grand garçon beau, de fort bonne mine. Ninon lui disait; « Je crois qu'il est blond — « Point ma chére, vous vous trompez, je sais d'original qu'il était brun (Tallemant, art. « Ninon »).

61. — Lui-même s'est jugé, à son insu, en disant dans *le Discours des agréments* « ce qui fait qu'on déplait souvent c'est qu'on cherche à plaire »

62. — Méré déclare, toutefois, dans le *Commerce du Monde* : « Il n'y a rien qui s'accommode plus mal avec un honnête homme que la Vanité. »

63. — Ce qui n'empêchera pas l'abbé Nadal de dire en 1700 : « Ses derniers préceptes ne sont que l'éloge et l'expression de ses vertus, même, et c'est dans l'honneur d'approcher Mme de Maintenon qu'il a trouvé les sources de ces bienséances si délicates ».

64. — Ms. p. 67.

65. — Méré semble bien avoir en vue Mme de Maintenon. Celle ci écrira cependant plus tard à Mme de Caylus : « Un très honnête homme ne me paraît pas loin de Dieu ; il n'aurait qu'à le prendre pour l'objet et la fin de tout ce qu'il fait, car il n'est pas nécessaire d'être toujours à l'Eglise. »

66. — Cette lettre, une des plus belles de Méré, a été supérieurement analysée par Sainte-Beuve,

67. — Acte de décès du 30 décembre 1684, conservé à la mairie de Beaussais.

68. — Notre étude était écrite lorsque parut à Niort chez l'éditeur Clouzot, en septembre 1921, un ouvrage de Mr Edmond Chamaillard : *le Chevalier de Méré*, étude biographique et littéraire suivie d'un choix de lettres et de pensées.

L'auteur dénie toute authenticité au manuscrit de la Bibliothèque Mazarine. Nous pensons au contraire, avec MM. Brunschvicg et Boudhors, qu'il constitue un document certain du plus haut intérêt. — M. Chamaillard déclare aussi que le chevalier mourut brusquement d'une congestion en jouant au piquet avec sa belle-sœur, et ne put de ce fait, rece-

voir les derniers sacrements. Nous ignorons sur quel témoignage il fonde sa conviction..

Le *Mémorial des Deux-Sèvres*, du 21 septembre 1921, a consacré à ce recueil un excellent article signé L..... *L'opinion* du 10 septembre, a constaté que rien n'est plus fin et plus délicieux que ces lettres et fragments, et M. Emile Henriot dans le « Courrier littéraire » du *Temps*, puis dans la *Revue Hebdomadaire*, (28 janvier 1922), a justement montré que l'ignorance où l'on était de la personne et des œuvres de Méré constituait dans notre histoire littéraire une lacune étonnante et fort regrettable. Voir aussi, dans la *Revue Critique des Idées et des Livres*, (février 1922), une note de M. Roué de Planhol.

La «Collection des Chefs d'œuvres méconnus » des éditions Bossard, dirigée avec tant d'autorité par M. Gonzague-Truc, n'a pas manqué d'ailleurs d'inscrire dans sa première série une réédition des *Conversations*, par M. Gérard-Gailly.

INDEX DES NOMS CITÉS

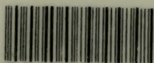
INDEX DES NOMS CITÉS

TABLE

TABLE

Pages

Achevé d'Imprimer
le trente et un Mars mil neuf cent vingt-deux
pour
les Editions SANSOT
(R. CHIBERRE, Successeur)
par
l'Imprimerie Artistique de l'Ouest
à Niort.


a39003

0023372766

